

gies intempestives. Une fois ceci accepté, il resterait à montrer que ce calendrier était suivi par beaucoup de gens en Palestine et plus particulièrement par Jésus qui pourtant n'offrait pas beaucoup de ressemblances avec les « sectaires » de Qoumrân. Est-il pensable d'autre part que des gens aient pu venir immoler l'agneau pascal au temple

deux jours avant la date officielle ¹⁴ ? Le désir de réconcilier les synoptiques et Jean se heurte à des obstacles insurmontables. On continuera donc à faire confiance à la chronologie fournie par saint Jean et à penser que les synoptiques firent du dernier repas de Jésus un repas pascal pour des motifs de symbolique.

La durée de la vie publique

Le début de la prédication de Jean le Baptiste est décrit d'une façon très circonstanciée dans le troisième évangile : « L'an quinze du gouvernement de Tibère César, Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée... » (Lc 3, 1). La quinzième année du règne de Tibère allait, selon la manière de compter dans l'Orient ancien, du 1^{er} octobre 27 au 30 septembre 28. C'est donc vers 28 que commença la prédication du Baptiste, bientôt suivie par celle de Jésus.

Cette donnée recoupe assez bien un renseignement tiré de l'évangile de Jean sur la durée de la construction du Temple. Jésus en était à ses débuts lorsque les Juifs lui rappelèrent qu'il avait fallu 46 ans pour construire le Temple (Jn 2, 20). Or, d'après Josèphe (*Antiquités* XV, 380), Hérode commença cette construction en 20-19 avant J.-C. Les 46 ans conduisent donc à l'année

27-28. On peut raisonnablement penser qu'à cette date commença l'activité publique de Jésus.

Combien de temps cette activité dura-t-elle ? D'après saint Jean, un minimum de deux années puisqu'il mentionne trois Pâques. Ceci favoriserait donc la date du 7 avril 30 pour la mort de Jésus. Comme on l'a dit plus haut ¹⁵, l'année 27 est trop haute et l'année 33 trop tardive. Les évangiles synoptiques, eux, organisent les choses différemment. Ils ne connaissent qu'une montée à Jérusalem, une seule Pâque. Toute la vie publique de Jésus paraît pouvoir se dérouler en quelques mois. Un tel schéma est nettement simplifié. On donnera la préférence à Jean.

¹⁴ C. PERROT, *Jésus et l'histoire*, p. 92, note 3.

¹⁵ Voir page 37.

date officielle ¹⁴ ? Les
es synoptiques et Jean
tacles insurmontables.
à faire confiance à la
par saint Jean et à pen-
ques firent du dernier
repas pascal pour des
e.

raisonnablement penser
mença l'activité publi

cette activité dura-t-
ean, un minimum de
l mentionne trois Pâ-
ait donc la date du
t de Jésus. Comme on
année 27 est trop haute
live. Les évangiles sy-
isent les choses diffé-
aissent qu'une montée
e Pâque. Toute la vie
ût pouvoir se dérouler
tel schéma est nette-
onnera la préférence à

POUR CONTINUER L'ÉTUDE...

- C. SAULNIER, B. ROLLAND, *La Palestine au temps de Jésus*, Cahier Évangile n° 27, Paris.
J. JEREMIAS, *Jérusalem zur Zeit Jesu*, Göttingen, 1962 (*Jérusalem au temps de Jésus*, Paris, 1967).
A. PAUL, *Le monde des Juifs à l'heure de Jésus. Histoire politique*, Paris, 1981.
E. MORIN, *L'événement Jésus dans les structures de la société juive*, Paris, 1978.
P. BENOÎT, « Quirinius (Recensement de) », *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, Paris, 1977, IX, col. 693-720.

Le lac de Gennésar (ou de Tibériade) vu par Josèphe

Son eau est très douce et très bonne à boire. Elle n'a pas l'épaisseur des eaux stagnantes ; elle est plus légère, et de plus elle est pure parce que le lac est partout bordé de rives de galets ou de sable. Quand elle est puisée, elle a une bonne température, plus agréable que celle d'un fleuve ou d'une source, et pourtant elle reste toujours plus fraîche qu'on ne s'y attendrait, vu l'étendue de ce lac. Et elle ne le cède en rien à la neige quand on l'a exposée à l'air libre, ce que font régulièrement les habitants pendant les nuits d'été. Le lac contient des espèces de poissons qui diffèrent par le goût et la forme de ceux qu'on trouve ailleurs.

Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, III, 506-508. Trad. P. Savinel.

Jésus le Galiléen

Jésus naquit en Judée, dans la ville de Bethléem, au cours d'un déplacement provoqué par un recensement. Mais il passa la majeure partie de sa vie en Galilée. Auprès des gens et des autorités, il était Jésus le Galiléen. La Galilée présentait des caractéristiques géographiques, politiques, religieuses

dont la connaissance permet de mieux situer Jésus. Entourée presque totalement de territoires païens, abritant elle-même une population mélangée, elle passait facilement, aux yeux des habitants de Judée, pour une « terre des païens ».

Situation géographique de la Galilée

La Galilée, aux dires de Josèphe (*Guerre*, III, 35) se divisait en Haute et Basse Galilées. Au Nord, elle possédait une frontière commune avec la Phénicie qui dépendait de la Syrie. A l'Ouest, elle jouxtait le Mont Carmel qui appartenait à la ville de Tyr. A l'Est on trouvait la Gaulanitide, avec les villes païennes d'Hippos et de Gadara. Les frontières sud touchaient à la Samarie et au territoire de Scythopolis, ville grecque habi-

tée essentiellement par des païens.

La Galilée passait pour un pays riche, au sol fertile et bien cultivé, capable d'exporter une partie de ses produits. Une population rurale compétente y cultivait le blé, la vigne, l'olivier ainsi que des arbres fruitiers tels que les noyers et les figuiers. On pratiquait également l'élevage. Le Lac de Génésar (ou lac de Tibériade) fournissait la région en poisson.

La population

Combien la Galilée comptait-elle d'habitants ? Il est difficile de répondre exactement à cette question. On sait que la Palestine comptait environ 600 000 habitants et que la Galilée apparaissait dans cette Palestine comme une région prospère et bien

peuplée. Josèphe affirme que les très nombreux bourgs galiléens comptaient tous au moins 15 000 habitants. C'est là une exagération dont les historiens de l'antiquité, quand il s'agit de chiffres, nous ont rendus familiers. Dans cette région où l'eau ne fai-

Josèphe

isseur des eaux
e lac est partout
le a une bonne
et pourtant elle
lac. Et elle ne le
régulièrement les
de poissons qui

Savinel.

Une querelle entre Samaritains et Galiléens

On peut rapprocher ce passage de Josèphe du récit suivant de Luc : « Jésus prit la route de Jérusalem. Il envoya des messagers devant lui. Ceux-ci parvinrent à un village de Samaritains pour préparer sa venue. Mais on le l'accueillit pas parce qu'il faisait route vers Jérusalem » (Lc 9, 51-53).

Pour se rendre dans la Ville Sainte à l'occasion des fêtes, les Galiléens avaient coutume de passer par le territoire samaritain. Cette fois-là au cours du voyage, des habitants d'un bourg nommé Ginaia et situé à la limite de la Samarie et de la grande plaine, engagèrent le combat (contre les pèlerins) et en tuèrent un bon nombre. Informés de ce fait, les notables de Galilée vinrent trouver le procureur Cumanus et le prièrent de châtier ce meutre de victimes innocentes. Mais lui, acheté à grands frais par les Samaritains, accorda davantage crédit à ces derniers et négligea de faire justice. Indignés de ce comportement, des Galiléens persuadèrent la foule des Juifs de recourir aux armes et à la vengeance meurtrière pour défendre la liberté.

Antiquités, XX, 118-120. Trad. H. Cousin et C. Blanc. Flavius Josèphe, Supplément Cahier Evangile, Paris.

Hérode Antipas intrigué par Jésus

Hérode le tétrarque apprit tout ce qui se passait et il était perplexe car certains disaient que Jean était ressuscité des morts, d'autres qu'Élie était apparu, d'autres qu'un prophète d'autrefois était ressuscité. Hérode dit : « Jean, je l'ai fait moi-même décapiter. Mais qui est celui-ci dont j'entends dire tant de choses ? » Et il cherchait à le voir.

Luc, 9, 7-9

ns
: « Jésus prit la
arvinrent à un
pas parce qu'il
liléens avaient
du voyage, des
et de la grande
n bon nombre.
ur Cumanus et
é à grands frais
gligea de faire
foule des Juifs
a liberté.
s Josèphe, Sup-
ke car certains
oparu, d'autres
fait moi-même
Et il cherchait à

sait pas défaut, la population était dispersée en nombreux villages, bourgs et petites villes au rangs desquelles on rangera Nazareth et Capharnaüm. Deux villes plus importantes se détachaient de cet ensemble : Sepphoris et Tibériade. Sepphoris, la plus ancienne, faisait la fierté des Galiléens. Construite sur un site naturellement fortifié, elle fut entourée de remparts par Antipas. Tibériade, au bord du lac, était une ville neuve construite à grands frais par Antipas qui en fit sa capitale. Elle fut inaugurée en l'an 18, sous l'empereur Tibère dont elle porta le nom.

Aux yeux d'un habitant de Judée, la Galilée apparaissait comme une terre éloignée et mélangée. Pour s'y rendre, il fallait traverser le pays des Samaritains dont les Judéens faisaient des hérétiques et des dégénérés. Sur tout le restant de ses frontières, la Galilée se trouvait en contact avec des territoires païens. Sa population même était composée : elle comptait un nombre sans doute assez important de païens. On conçoit bien que la Galilée ait offert l'image d'une terre des nations, c'est-à-dire d'une terre où vivaient les païens (Mt 4, 15). Une telle image avait pour origine les temps où la Galilée n'était pas peuplée de juifs ¹ ; elle perdait de son exactitude au temps de Jésus tout en

continuant pourtant à survivre dans les mentalités.

La langue parlée par les Galiléens était l'araméen. Cette langue sémitique, proche parente de l'hébreu, avait connu une large diffusion dans la diplomatie et le commerce depuis 700 avant JC. Elle était devenue un instrument de communication pour le Moyen Orient Ancien. Au temps de Jésus, l'araméen avait perdu ce statut de langue internationale au bénéfice du grec qui le supplanta partout ². Mais il restait implanté comme langue locale dans toute la Palestine où il coexistait avec le grec. L'hébreu continuait à être parlé dans certaines localités de Judée. Outre les scribes judéens qui en avaient une excellente connaissance, certains hommes devaient en acquérir une connaissance suffisante pour le lire à la synagogue et le traduire en araméen de vive voix.

¹ Isaïe, au VIII^e siècle, parle du district des nations (Is 9,1). Jusqu'au second siècle, la Galilée était peuplée surtout par des païens ; les Juifs étaient minoritaires. Le rattachement de la Galilée au royaume hasmonéen (104-103) changea sans doute les proportions. Il reste difficile de savoir jusqu'à quel point.

² Le grec parlé dans l'empire romain était le grec de la *Koinè* (de l'adjectif *koinos*, commun). C'était la langue des « fonctionnaires, des hommes d'affaires et de lois, des orateurs et écrivains ». Il fut partout « la langue de la politique et de l'administration, du commerce et de l'éducation ». Voir A. PAUL, *Le monde des Juifs à l'heure de Jésus*, page 22.

Situation politique de la Galilée

Par son régime politique, la Galilée se distinguait de la Judée et de la Samarie. Ces deux régions se trouvaient sous le contrôle direct de Rome depuis la déposition d'Archélaüs, en 6. Les procurateurs exerçaient

leur gouvernement depuis Césarée, en Samarie, où ils résidaient habituellement. La Galilée, elle, ne connut le régime des procurateurs qu'à partir de la mort d'Agrippa, en 44. Depuis la mort d'Hérode le Grand (-4)

Pilate et les Galiléens

L'épisode des Galiléens auxquels Jésus fait allusion évoque sans doute une révolte nationaliste anti-romaine qui survint à Jérusalem à l'occasion d'une fête de pèlerinage :

Des gens vinrent rapporter à Jésus ce qui était arrivé aux Galiléens dont Pilate avait mélangé le sang à celui de leurs victimes. Jésus dit : « Pensez-vous que, pour avoir subi un tel sort, ces Galiléens étaient de plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens ? Non, assurément ; mais si vous ne vous repentez pas, vous périrez tous pareillement ».

Luc 13, 1-3

jusqu'en 39, elle fut aux mains du tétrarque Antipas. C'est d'Antipas que Jésus, comme Galiléen, dépendait. Dans les évangiles, celui-ci apparaît comme quelqu'un qui surveillait Jésus d'assez près (Lc 9,9). D'après Marc, ses partisans s'entendirent même avec les Pharisiens pour fomenter un complot contre Jésus ((Mc 3, 6).

D'après Josèphe (*Guerre III*, 42), Les Galiléens surent toujours résister aux invasions successives de leurs puissants voisins ; c'étaient des gens formés au combat dès leur plus jeune âge et toujours assez nombreux pour résister à l'envahisseur. Les Galiléens passaient donc pour des gens qui savaient se défendre et porter les armes. Ils passaient aussi pour des gens capables de se révolter. Une tradition de partisans existait, centrée

autour de la famille d'un certain Ezéchias qu'Hérode le Grand, alors gouverneur de Galilée, réussit à capturer. Cet Ezéchias était probablement un nationaliste qui menait la vie dure aux pouvoirs jugés trop serviles par rapport à Rome.

Dès qu'Hérode eut disparu (4 av. J.C.), un fils d'Ezéchias nommé Judas réussit à s'emparer de l'arsenal de Sepphoris à la tête d'une bande de partisans. Il alla même, aux dires de Josèphe, jusqu'à envisager la royauté. Varus, gouverneur de la Syrie, mata la rébellion.

Ce fut sans doute ce même Judas qui provoqua de nouveau un soulèvement au moment de la réduction en province des territoires d'Archélaüs (6 ap. J.C.). Aidé d'un pharisien du nom de Sadoq, il incita les

doute une révolte
ne fête de pèleri-

s dont Pilate avait
s que, pour avoir
e tous les autres
vous périrez tous

Juifs à refuser de payer l'impôt aux romains disant que personne sur terre ne pouvait prétendre les dominer³. Ce Judas était un Gaulanite, originaire d'une ville nommée Gamala (*Antiquités* XVIII, 4). Le fait qu'il resta dans les mémoires sous le nom de Judas le Galiléen (Actes 5, 37; *Antiquités* XVIII, 23) montre que la Galilée apparaissait comme une terre favorable aux sédicioux.

On conçoit donc fort bien qu'Hérode Antipas ait porté une attention toute particulière au mouvement suscité par le Galiléen Jésus. Quelles répercussions politiques pouvaient provoquer le succès qu'il rencontrait

auprès des foules ? Par calcul politique, Hérode n'hésita pas à exécuter Jean le Baptiste⁴. La disparition de Jésus l'aurait sans doute arrangé. D'après Luc, il l'envisageait puisque des Pharisiens vinrent prévenir Jésus qu'Hérode cherchait à le faire mourir (Lc 13, 31). Si Jésus échappa à ces sombres projets, il n'évita pas ceux des autorités religieuses de Jérusalem ; elles n'eurent aucun mal à faire passer le Galiléen qu'il était pour un homme politiquement dangereux aux yeux du procurateur romain toujours soucieux d'étouffer rapidement les mouvements sédicioux⁵.

d'un certain Ezéchias
, alors gouverneur de
capturer. Cet Ezéchias
n nationaliste qui me-
ouvoirs jugés trop ser-
ome.

disparu (4 av. J.C.), un
Judas réussit à s'em-
e Sepphoris à la tête
ans. Il alla même, aux
jusqu'à envisager la
erneur de la Syrie, ma-

ce même Judas qui
u un soulèvement au
tion en province des
(6 ap. J.C.). Aidé d'un
e Sadoq, il incita les

Situation religieuse de la Galilée

La cohabitation de populations païennes et juives en Galilée conduisit très certainement les juifs galiléens à vivre leur religion différemment des habitants de Judée. Le haut clergé, les grandes familles sadducéennes et même les Pharisiens exerçaient leur influence plus fortement en Judée qu'en Galilée, terre éloignée et séparée. La présence quotidienne des païens conduisait probablement les juifs galiléens à assouplir leur pratique de la Loi et à interpréter plus largement les règles concernant par exemple les impuretés rituelles contractées par contact avec les non juifs. Il n'est pas impossible que

l'enracinement « galiléen » de Jésus soit à mettre en rapport avec certaines de ses interprétations laxistes de la loi contenues dans l'évangile (Mc 2, 23-28).

³ Voir page 77. Le Judas qui se révolta en l'an 6 était-il le même que celui qui attaqua l'arsenal de Sepphoris en -4 ? La question reste disputée, mais il semble bien que oui. Voir une présentation claire de ce dossier dans A. PAUL, *Le monde des Juifs à l'heure de Jésus*, p. 212-213.

⁴ Voir page 82.

⁵ En 36, Pilate réprima sévèrement un soulèvement samaritain. Cette répression causa sa perte ; il fut suspendu par Vitellius, le légat de Syrie et envoyé à Rome pour s'expliquer. L'empereur le condamna à l'exil.

Les déplacements de Jésus

Un grand nombre d'historiens racontant la vie de Jésus adoptent le schéma qui ressort apparemment de l'évangile de Marc (suivi en gros par Matthieu et Luc); trois temps scandent les années publiques de Jésus : la Galilée, la montée vers Jérusalem, le séjour dans cette ville. Un tel schéma a l'avantage d'être simple et se prête aux progressions faciles. La période galiléenne fut celle de l'idylle avec la foule, idylle pourtant assombrie par la naissance d'une opposition. En commençant sa montée à Jérusalem, Jésus prépara ses disciples au drame qui se nouait autour de sa personne. A Jérusalem, enfin, il éclata et aboutit à la mort du prophète galiléen.

On ne peut pas accepter un tel schéma sans le confronter avec les renseignements fournis par l'évangile de Jean. Dans le quatrième évangile il existe plusieurs montées à Jérusalem, et donc plusieurs voyages de Jésus entre la Galilée et la Judée. L'historien

doit se montrer assez réservé devant toute tentative visant à reconstituer de façon précise les déplacements de Jésus. Il n'en est pas pour autant réduit au silence. Les points suivants paraissent solidement acquis :

1. Jésus se déplaçait beaucoup

C'était un prédicateur itinérant, sans cesse en chemin. Une lecture attentive de Marc repère les traces de ces fréquents déplacements que le schéma en trois temps, mentionné plus haut, occulte. On remarque, par exemple, un voyage de Jésus « sur le territoire de Judée, de l'autre côté du Jourdain » (Mc 10, 1). De son côté, l'évangéliste Jean situe les débuts de Jésus aux côtés de Jean le Baptiste en Transjordanie (1, 28) ; plus tard (10, 40), Jésus séjourne en Transjordanie, à l'endroit où Jean avait commencé à baptiser.

Les montées de Jésus à Jérusalem d'après saint Jean

- 2, 13 première montée à Jérusalem pour la fête de la Pâque.
 - 5, 1 deuxième montée à Jérusalem pour une fête juive.
 - 6, 1-4 Jésus se trouve du côté de la Galilée à l'approche d'une fête de Pâque.
 - 7, 1-2 3^e montée à Jérusalem : Fête des Tentés, en automne
 - 10, 22 Jésus se trouve à Jérusalem pour la fête de la Dédicace (hiver).
 - 11, 55 Troisième Pâque. Jésus se trouve encore à Jérusalem ou dans ses environs.
-

2. *Jésus voyagea en territoire païen*

Il se rendit ainsi au pays des Geraséniens (Mc 5, 1) appelés Gadaréniens par Matthieu (8, 28). La localisation n'en est pas aisée ; il reste que Marc situe ce pays de l'autre côté de la « mer », c'est-à-dire à l'est du lac de Tibériade.

Marc mentionne également un voyage dans la région de Tyr, au Nord de la Galilée (7, 24) ; puis Jésus revint en Galilée en passant par Sidon et la Décapole (7, 31). On le voit ensuite gagner « les villages voisins de Césarée de Philippe » (8, 27). S'il reste impossible de reconstituer de façon précise de tels voyages au Nord et à l'Est de la Galilée⁶, on doit constater que la tradition évangélique a gardé le souvenir de plusieurs déplacements opérés par Jésus hors de Galilée.

3. *Jésus se retira souvent au désert*

Marc fait plusieurs fois allusion au fait que Jésus se retirait au désert (1, 35.45 ; 6, 31). Ces sortes de retraites laissent entrevoir de fréquentes allées et venues de la part de Jésus.

4. *Jésus fit plusieurs séjours en Judée*

Contrairement à ce que laisse entendre la tradition synoptique selon laquelle Jésus arriva à Jérusalem quelques jours avant sa mort, Jésus fit plusieurs séjours en Judée. Certains de ces séjours durent être assez longs. On a vu Jésus séjourner en Transjordanie, à l'endroit où Jean avait commencé à

baptiser (10, 40). L'épisode qui suit ce renseignement dans l'évangile de Jean, se déroule à Béthanie, tout près de Jérusalem (12, 1). Un peu plus loin, l'évangéliste mentionne un séjour dans une ville appelée Ephraïm : « Jésus s'abstint désormais d'aller et venir ouvertement parmi les Juifs : il se retira dans la région proche du désert, dans une ville nommée Ephraïm, où il séjourna avec ses disciples » (11, 54). Cette ville se situait en Judée, sans doute au Nord-Est de Jérusalem, tout près du désert. Un autre renseignement tiré de Jean vient renforcer l'idée que Jésus ne fut pas à Jérusalem qu'un passant occasionnel : les Grands Prêtres et les Pharisiens le firent rechercher assidûment dans la région : quiconque savait où il se cachait devait le dénoncer afin qu'on puisse le capturer (11, 57).

De tels renseignements ne permettent pas de reconstituer l'itinérance de Jésus au long de ses années de vie publique. Ils permettent cependant de constater qu'Il fut un prédicateur itinérant, la plupart du temps en déplacement. Certaines consignes de Jésus à ses disciples conservées dans les évangiles et concernant les provisions, les bagages, l'argent, les chaussures rappellent d'ailleurs directement cet aspect important de son activité (Mc 6, 7 ss)⁷.

⁶ On se demande pourquoi il fallait passer par la Décapole pour rentrer en Galilée à partir de Sidon ! Un autre problème de localisation : le Dalmanoutha de Mc 8, 10, appelé Magadan en Mt 15, 39.

⁷ Voir J. THEISSEN, *Le christianisme de Jésus*, Paris, 1979.

POUR CONTINUER L'ÉTUDE...

- G. VERMÈS, *Jesus the Jew. An historian's Reading of the Gospels*, Glasgow, 1973 (*Jésus le Juif*, Paris, 1978).
- F. JOSÈPHE, *La guerre des Juifs*, traduction de P. SAVINEL, Paris, 1977.
- G. CHARLES-PICARD, J. ROUGÉ, *Textes et documents relatifs à la vie économique et sociale dans l'empire romain, 31, av. J.-C. — 225 après J.-C.*, Paris, 1969.
- G. THEISSEN, *Soziologie der Jesusbewegung*, München, 1977 (*Le christianisme de Jésus*, Paris, 1978).
- M. SIMON, A. BENOÎT, *Le judaïsme et le christianisme antique*, Paris, 1968.

J. D. CROSSAN, *The historical Jesus. The life of a Mediterranean Jewish Peasant*, S. Francisco 1998

L'aspect extérieur du Temple

Dans l'aspect extérieur du bâtiment, rien n'était omis pour frapper l'esprit et les yeux. En effet, comme il était recouvert de tous côtés par d'épaisses plaques d'or, dès le lever du soleil il réfléchissait la lumière avec une telle intensité qu'il obligeait ceux qui étaient amenés à le regarder à détourner les yeux comme devant les rayons du soleil. Pour les étrangers qui arrivaient, il apparaissait de loin comme une montagne enneigée, car, là où il n'était pas recouvert d'or, il était du marbre le plus blanc. Au sommet, il était hérissé de pointes d'or acérées pour empêcher les oiseaux de se poser et de souiller la toiture.

Flavius Josèphe, *Guerre...*, V, 222-224. Trad. P. Savinel.

Les institutions religieuses au temps de Jésus

Au temps de Jésus, aucun secteur de la vie politique, juridique, économique n'était vraiment laissé en marge des institutions religieuses. Celles-ci irriguaient tous les secteurs de la vie sociale et individuelle. Du

réseau institutionnel qui prenait en charge l'ensemble de la vie du croyant, émergent, à cause de leur importance, quelques institutions. On retiendra ici le Temple et ses fêtes, la synagogue et le sabbat.

Le Temple et ses fêtes

Il y eut plusieurs temples dans l'histoire d'Israël. Salomon construisit le premier. Au retour de l'exil, Zorobabel en édifia un second. Ce second temple resta debout jusqu'au temps d'Hérode le Grand qui dé-

cida de le restaurer. Les travaux entrepris aboutirent en fait à une nouvelle construction qui effaça par sa grandeur et sa splendeur l'édifice de Zorobabel ¹.

La construction hérodiennne

On a vu les motifs qui poussèrent Hérode à doter Jérusalem d'une si ample construction ². Iduméen d'origine, il usurpait la place des Hasmonéens qui, eux, étaient des Judéens. Accueilli avec défiance et même hostilité, il entendait montrer la rectitude de sa foi et ses bonnes dispositions envers le culte de Yahvé. La construction du Temple n'empêcha pas ce prince hellénistique d'édifier en même temps un hippodrome, un amphithéâtre et un théâtre.

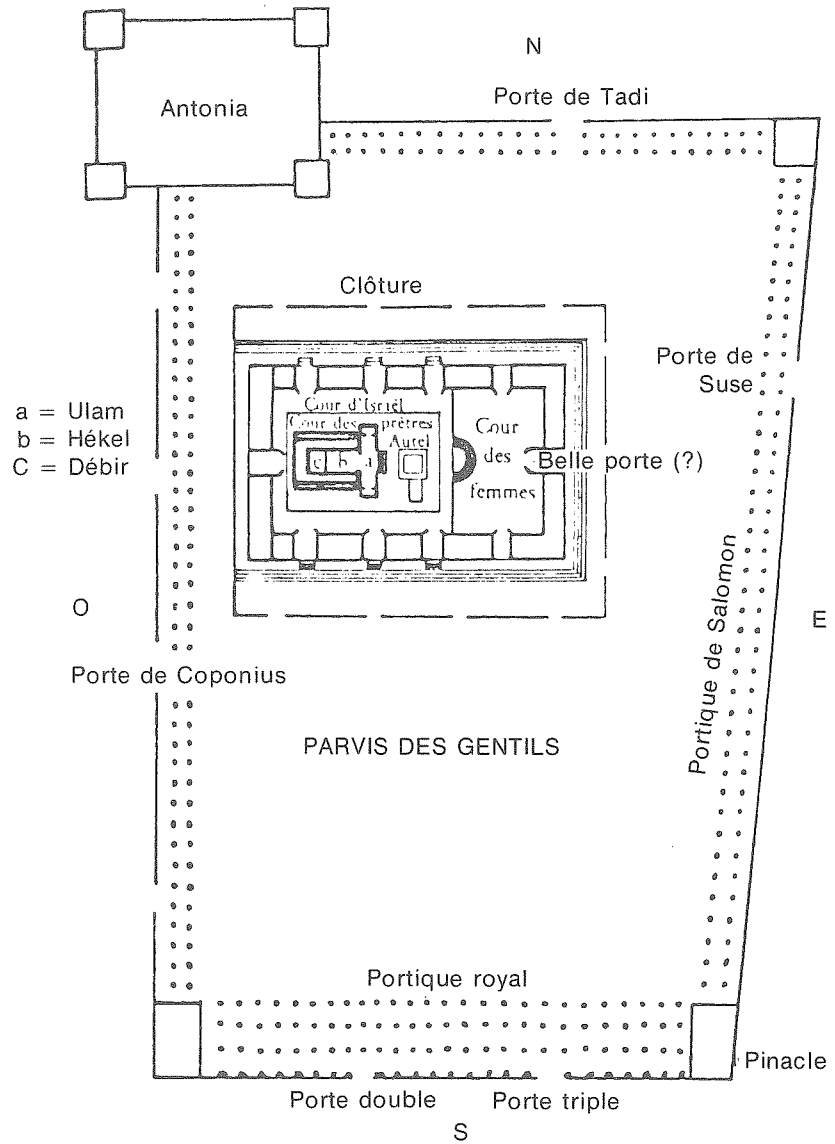
Le roi embaucha dix mille ouvriers. Mille prêtres apprirent la maçonnerie pour s'occuper des parties les plus sacrées de l'édifice. Pour la décoration, Hérode respecta la foi juive : il n'y eut ni statues ni images.

Les décorateurs trouvèrent leur inspiration dans la nature : des grappes de raisin,

¹ Sur les temples successifs : A. PARROT, *Le Temple de Jérusalem*, Neuchâtel, 1962.

² Voir page 30.

Plan du Temple



(Extrait de A. PARROT, *Le temple de Jérusalem*, Delachaux et Niestlé, 1962, p. 67).

de lourdes feuilles de vigne en or ornèrent les murs et les frontons.

Commencée en 20-19 avant J.-C., la construction fut terminée pour l'essentiel en 9 avant J.-C.³. Elle ne fut vraiment achevée que six ans avant sa destruction par Titus, en 70. Le résultat fut grandiose. Les pierres utilisées, blanches, pouvaient atteindre plus de 1, 50 mètre de haut ; leur longueur allait jusqu'à 12 mètres⁴. On comprend l'étonnement admiratif des disciples attirant l'attention de Jésus : « regarde, Maître, quelles pierres, quelles constructions ! » (Mc 13, 1). Le périmètre des cours (ou parvis) atteignait 1 380 mètres. On y entrait par huit portes. Le pinacle du temple dominait le cours d'eau du Cédron de quelque 90 mètres.

Diverses barrières séparaient les cours réservées aux gentils, c'est-à-dire aux païens, aux femmes et aux hommes d'Israël. Une balustrade de pierre séparait la cour des gentils du reste du temple ; un écriteau en

latin et en grec prévenait : « Défense à tout étranger de franchir la barrière et de pénétrer dans l'enceinte du sanctuaire. Quiconque aura été pris sera lui-même responsable de la mort qui s'ensuivra »⁵.

La partie principale du temple comprenait un portique appelé *Ulam*, haut et large de 50 mètres ; le lieu saint appelé *Hékâl* avait une longueur et une hauteur de 20 mètres ; il était large de 10 mètres ; dans le *Hékâl* se trouvaient au centre l'autel des parfums, à gauche la table des pains de proposition, à droite le chandelier à sept branches. Enfin, le lieu très saint, appelé *Débir*, était un endroit vide séparé du *Hékâl* par un

³ Lorsque les Juifs disent à Jésus : « il a fallu 46 ans pour construire le Temple », la construction est achevée pour l'essentiel, mais pas complètement (Jn 2, 20).

⁴ Le mur des lamentations est un reste de la construction hérodiennne.

⁵ Paul fut accusé d'avoir fait entrer un païen au-delà de cette barrière (Act 21, 28-29).

Une légende païenne sur le Temple

Dans son Contre Apion, Josèphe récuse plusieurs légendes qui circulaient chez les païens à propos du Temple. Selon l'une d'elles, les Juifs engraisaient un Grec avant de le sacrifier et de manger ses entrailles. Une autre porte sur une tête d'âne en or :

Ce sanctuaire, Apion a osé dire que les Juifs y avaient placé une tête d'âne, qu'ils l'adoraient et la jugeaient digne d'un si grand culte ; il affirme que le fait fut dévoilé lors du pillage du temple par Antiochos Epiphane et qu'on découvrit cette tête d'âne faite d'or, et d'un prix considérable. A cela donc je réponds d'abord qu'en sa qualité d'Egyptien, même si pareille chose avait existé chez nous, Apion n'eût point dû nous le reprocher, car l'âne n'est pas plus vil que les furets (?), les boucs et les autres animaux qui ont chez eux rang de dieux...

F. JOSÈPHE, *Contre Apion*, II, 80-81. Trad. Léon Blum, Les Belles Lettres, Paris, 1930.

Le mobilier du sanctuaire (Hékâl)

Il est défendu de porter dans le temple même un vase ; on n'avait placé à l'intérieur qu'un autel, une table, un encensoir, un candélabre, tous objets mentionnés même dans la loi. Il n'y a rien de plus ; il ne s'y passe point de mystères qu'on ne doive pas révéler, et à l'intérieur on ne sert aucun repas.

F. Josèphe, *Contre Apion*, II, 106-107. Trad. Léon Blum.

L'importance du sacerdoce chez les Juifs

Issu d'une famille de prêtres, Josèphe commence le récit de sa vie de la façon suivante :

Ma famille n'est pas sans gloire, issue qu'elle est de prêtres. Les divers peuples ont chacun sa manière propre de fonder la noblesse ; chez nous, ce sont les affinités avec le sacerdoce qui attestent l'illustration d'une famille. Or dans mon cas, non seulement la famille est de race sacerdotale, mais encore de la première des vingt-quatre classes — distinction appréciable — et qui plus est de la plus illustre de ses tribus.

Vie de Josèphe (= Autobiographie), I, 1-2. Trad. André Pelletier, Les Belles Lettres, Paris, 1959).

Le service au Temple de Zacharie, père de Jean Baptiste

Vint pour Zacharie le temps d'officier devant Dieu selon le tour de sa classe ; suivant la coutume du sacerdoce, il fut désigné par le sort pour offrir l'encens à l'intérieur du sanctuaire du Seigneur (le *hékâl*). Toute la multitude du peuple était en prière au-dehors à l'heure de l'offrande de l'encens. Alors lui apparut un ange du Seigneur debout à droite de l'autel de l'encens.

Luc, 1, 8-11.

voile⁶. Seul le Grand Prêtre pénétrait dans le *Débir*, au jour des Expiations (*Yom Kippourim*).

Avec ses pierres blanches, ses placages d'or, ses tissus précieux, le temple de Jérusalem faisait la fierté des Juifs et se trouvait connu du monde entier. Il symbolisait l'indépendance d'un peuple qui avait su garder sa religion et ses traditions en dépit de l'occupant romain⁷.

Le clergé du Temple

Le fonctionnement du Temple exigeait un nombreux clergé; environ 15 000 personnes réparties comme suit:

Le Grand Prêtre

Il se tenait au sommet de la hiérarchie. Depuis le retour de l'exil et la disparition de la royauté, il était devenu le chef politique de la nation. Mais Hérode, puis les Romains surent lui enlever une grande partie de son pouvoir. Malgré cela, le Grand Prêtre conservait une efficacité réelle. Il présidait le Sanhédrin, grand conseil de 71 membres qui gérât une bonne partie de la vie religieuse, juridique et économique du pays. Destitué, le Grand Prêtre restait membre actif du Sanhédrin et son influence se prolongeait à côté de celle du Grand Prêtre régnant. Ce fut le cas pour Hanne qui continua d'intervenir dans les affaires publiques auprès de son gendre Caïphe, comme en témoignent les évangiles (Luc 3,2; Jn 18,13).

Quelques grandes familles de Jérusalem

se disputaient l'honneur et l'avantage de faire accéder l'un des leurs à la charge suprême. Le Grand Prêtre et ses assistants, tel le Commandant du Temple chargé de la police, tiraient de leur charge de substantiels revenus qui se répercutaient sur leurs familles et relations. Le Grand Prêtre avait priorité dans le choix des « choses saintes » offertes au temple et destinées au clergé. Il surveillait et orientait au mieux de ses intérêts l'immense marché à bestiaux ainsi que les produits de luxe que nécessitaient les sacrifices et l'entretien du Temple.

La fonction religieuse du Grand Prêtre consistait essentiellement à accomplir l'expiation des péchés pour le peuple au jour des Expiations. La sainteté éternelle, qui lui était reconnue, l'habilitait à cette fin. La remise du vêtement, fait de huit pièces de linge précieux, lui conférait cette sainteté. Sa mort elle-même était expiatoire puisque les meurtriers qui s'étaient enfuis avaient à cette occasion le droit de rentrer chez eux⁸.

Les prêtres

Au nombre de sept mille deux cents, ils se répartissaient en 24 sections. Le tour de service de chacune de ces sections revenait deux fois l'an pour une semaine. En plus l'ensemble des prêtres se trouvait réuni

⁶ C'est ce voile qui, d'après Mc 15, 38, se déchira à la mort de Jésus.

⁷ La forteresse Antonia, construite aussi par Hérode et qui jouxtait le Temple, rappelait pourtant la présence romaine.

⁸ J. JEREMIAS, *Jérusalem au temps de Jésus*, Paris, Le Cerf, 1976, page 210 et suivantes.

Le calendrier des principales fêtes

MARS	NISAN	14 PÂQUE
AVRIL	IYYAR	
MAI	SIVAN	PENTECÔTE (50 jours après PÂQUE)
JUIN	TAMMOUZ	
JUILLET	AB	
AOÛT	ELLUL	
SEPTEMBRE	TISHRI	NOUVEL AN
OCTOBRE	MARCHESVÂN	10 YOM KIPPOURIM ,
NOVEMBRE	KISLEU	15-21 TENTES
DÉCEMBRE	TEBAT	
JANVIER	SHEBAT	
FÉVRIER	ADAR	25 DÉDICACE
MARS		13-14 POURIM

pour les trois fêtes de pèlerinage. Le reste du temps, ils résidaient chez eux, travaillaient pour subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs familles. Certains d'entre eux apprenaient à lire et devenaient scribes ; mais la plupart exerçaient des petits métiers d'artisanat, de commerce ou bien encore travaillaient la terre. Leurs revenus étaient minimes. Durant leurs semaines de service, ils avaient droit à la part réservée aux prêtres sur les sacrifices. Ils percevaient aussi la dîme. Le reste de leurs revenus provenait du travail de leurs mains dès qu'ils rentraient chez eux ⁹. La charge de prêtre était héréditaire.

Les lévites

Au nombre de 9 600, ils exerçaient leur charge au même rythme que les prêtres et se répartissaient également en 24 sections. Ils n'avaient pas accès à la cour des prêtres et ne participaient au service sacrificiel que par des tâches subalternes telles que la musique et le chant. Lévites musiciens et chantres constituaient la classe supérieure de ce corps social ; la classe inférieure regroupait les portiers et les sacristains. Dans l'opinion commune, les lévites étaient vus comme une classe inférieure à celle des prêtres. Jamais ils n'obtinrent la promotion sociale qu'ils souhaitaient. Ils n'avaient droit ni à la dîme, ni à la part prélevée sur les sacrifices. Retournés dans leurs villages, ils exerçaient eux aussi toutes sortes de métiers.

Le culte au Temple

Le culte au Temple était centré sur l'offrande des sacrifices. Offrande d'un agneau d'un an, répétée matin et soir et appelée « sacrifice perpétuel » (*tamid*), offrande d'un sacrifice quotidien pour l'empereur. A cela s'ajoutaient les nombreux sacrifices privés offerts par le peuple pour des motifs aussi divers que la louange, les remerciements, les demandes, la réparation d'un tort causé, etc... L'homme qui offrait un sacrifice achetait, le plus souvent au Temple même, l'animal à sacrifier ; il le présentait à un prêtre qui offrait le sacrifice sur le très large autel situé sur la gauche de la cour des prêtres. Dans tous les sacrifices, partie ou tout de l'animal étaient brûlés ¹⁰.

Les fêtes de pèlerinage

Trois grandes fêtes attiraient spécialement les foules au Temple : la Pâque (*Pesah*), la Pentecôte (*Shavou'ot*) et la fête des Tentes (*Soukkot*). Pour la fête de Pâque, la population de Jérusalem se multipliait par deux ou trois. Elle pouvait atteindre plus de 80 000 personnes. Liée à la fête des Azymes (pains sans levain), elle durait sept jours. A la Pâque, c'était le chef de famille, non le prêtre, qui égorgeait l'agneau. L'opération s'accomplissait le 14 Nisan, la veille du pré-

⁹ Rentrés chez eux, les prêtres jouaient un rôle dans la réintégration des personnes qui cessaient d'être impures ; c'est pourquoi Jésus envoie le lépreux qu'il guérit se montrer au prêtre (Mc 1, 44).

¹⁰ Une réserve de bois existait, avec d'autres remises, autour de la cour des prêtres.

mier jour de la fête, dans la cour intérieure du Temple. La Pâque commémorait la libération d'Égypte.

La fête de Pentecôte survenait cinquante jours après celle de Pâque. On y offrait les prémices de la moisson. Au premier siècle, on y célébrait aussi sans doute le souvenir de l'Alliance et du don de la Loi au Sinaï. La fête des Tentes, très populaire, survenait au mois de Tishri, (Septembre), juste après la fête du Nouvel An. Arrivant au moment des récoltes, elle était particulièrement joyeuse, accompagnée de nombreuses processions, danses et illuminations. Le parvis des femmes, pour cette occasion, s'illuminait de grands chandeliers d'or et la fête y battait son plein. Une procession de prêtres, accompagnés du peuple portant les palmes,

allait jusqu'à Siloé. Chaque famille construisait une hutte dans les environs de Jérusalem. Cette hutte rappelait le temps passé par les enfants d'Israël sous les tentes du désert au sortir de l'Égypte (Lévit 23, 43). Des rites de libation d'eau, le dernier jour, clôturaient la fête ¹¹.

On ne saurait trop insister sur l'importance du Temple dans la vie du peuple juif au temps de Jésus. Les fêtes de pèlerinage drainaient des foules venues de partout, même de la lointaine Babylonie. La participation à un pèlerinage à Jérusalem restait profondément marquée dans la conscience du

¹¹ Ces rites de libation d'eau expliquent la symbolique de l'eau vive utilisée par Jésus en ce dernier jour de fête des Tentes (Jn 7, 37).

La présentation de l'enfant Jésus au Temple

L'évangile de l'enfance selon Luc raconte la présentation de Jésus au Temple (Luc 2, 22-39). C'est l'occasion pour l'évangéliste de montrer l'importance de la naissance de Jésus pour Israël et les nations païennes, ainsi que le déclarent Syméon et Anne dans leurs prophéties. La loi juive n'imposait pas la présentation au Temple. Elle imposait 1) la purification de la mère (Lévit 12, 1-8) et non celle de l'enfant ; 2) le rachat de l'enfant premier-né de sexe masculin (Exo 13, 13 ; 34, 20) ; ce rachat coûtait la somme de cinq sicles et devait intervenir dans le mois qui suivait la naissance (Nomb 18, 15-16) :

Quand vint le jour où, suivant la loi de Moïse, ils devaient être purifiés, ils l'amènèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, ainsi qu'il est écrit dans la loi du Seigneur : *Tout garçon premier-né sera consacré au Seigneur* et pour offrir en sacrifice, suivant ce qui est dit dans la loi du Seigneur, *un couple de tourterelles ou deux petits pigeons.*

Luc 2, 22-24.

famille construi-
vrons de Jérusa-
e temps passé par
tentes du désert
23, 43). Des ri-
rnier jour, clôtu-

ster sur l'import-
ie du peuple juif
es de pèlerinage
s de partout, mên-
ie. La participa-
alem restait pro-
a conscience du

quent la symbolique de
ernier jour de fête des

au Temple
de la nais-
Syméon et
emple. Elle
) le rachat
coûtait la
naissance

s l'amenè-
s la loi du
r en sacri-
s ou deux

croyant. Des exigences financières augmen-
taient encore le rapport du croyant juif avec
le Temple. Tout Israélite adulte payait l'im-
pôt du Temple, qui, au temps de Jésus
s'élevait à un didrachme (ou deux deniers)
(Mat 17, 24). Il fallait aussi s'acquitter de la
deuxième dîme. Celle-ci comprenait le dix-
ième des produits de la terre et du bétail,
une fois les autres taxes prélevées, pendant
les première, seconde, quatrième et cin-
quième années d'une semaine d'années. La

seconde dîme devait être dépensée à Jérusa-
lem. Dans toute la complexité de ses inci-
dences politiques, économiques, sociales,
religieuses, le Temple représentait, au
temps de Jésus, une des composantes ma-
jeures de l'organisation d'Israël. Sa destruc-
tion au cours de la guerre contre les Ro-
mains marqua un tournant décisif dans la
religion juive qui dut apprendre à se réorga-
niser sans ce pôle central.

Les synagogues

L'institution de la synagogue accompa-
gnait le croyant israélite d'une manière plus
proche et habituelle que le Temple. Les
villes comptaient plusieurs synagogues ;
chaque bourg en possédait une. C'était là un
lieu de rassemblement régulier, un point de
référence continu et concret pour la vie
religieuse. La synagogue servait de lieu de
prière et de formation. Hors d'Israël, son
rôle devenait capital : elle rassemblait les
Juifs dispersés au milieu de la population
païenne et les aidait à conserver leur identité
en les exhortant à pratiquer la Loi.

L'office synagoga

Le matin de chaque sabbat, un office
avait lieu à la synagogue. Hommes et fem-
mes se réunissaient, vraisemblablement en
groupes séparés. Ces dernières n'étaient
d'ailleurs pas tenues de venir. Les hommes
seuls étant habilités pour tenir la prière pu-

blique, il fallait un minimum de dix d'entre
eux pour que l'office ait lieu ; aucune femme
présente ne pouvait compléter ce nombre
nécessaire.

L'office commençait par quelques prières
d'introduction, comme la récitation du Dé-
calogue, du *Shema Israël* et de quelques
bénédictions. Venait ensuite l'office des lec-
tures. Le serviteur de la synagogue prenait
l'un des cinq rouleaux de la Loi et le tendait
à un lecteur qui en lisait un extrait en hé-
breu. Comme peu de gens, en Palestine,
connaissaient l'hébreu, un traducteur (*me-
tourgeman*) traduisait aussitôt, verset par
verset, en araméen¹³.

¹² Une troisième dîme existait, destinée aux pauvres, la
troisième et sixième année d'une semaine d'années (J. JERE-
MIAS, *Jérusalem au temps de Jésus*, p. 185-186).

¹³ La traduction orale verset par verset est une pratique
attestée au second siècle ; on pense qu'elle existait déjà au
premier siècle. Voir C. PERROT, « La lecture de la Bible dans
les synagogues au premier siècle de notre ère », *La Maison
Dieu*, 126 (1976) p. 24-41.

La prière du Shema' Israël

Cette prière était récitée quotidiennement, matin et soir, par tout Juif; elle se récitait aussi à l'office synagogaal. Les croyants juifs la récitent encore aujourd'hui :

Écoute Israël, le Seigneur notre Dieu, le Seigneur est un. Béni le Nom de la gloire de son règne à jamais ! Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton pouvoir. Et ces paroles-ci, que Moi je te commande aujourd'hui, seront sur ton cœur ; tu les répéteras à tes fils, et tu en parleras, assis en ta maison, allant par le chemin, te couchant et te levant. Tu les lieras en signe sur ta main, et elles seront en frontaux entre tes yeux. Tu les écriras sur les poteaux de ta maison et de tes portes...

Deut 6, 4-9.

Après le passage de la Loi, on lisait, au moins dans la pratique la plus courante, à savoir dans les synagogues de tendance pharisenne, un extrait des prophètes, le plus souvent d'Isaïe ¹⁴. Le passage prophétique, traduit lui aussi en araméen, éclairait le texte de la Loi dont il était l'accomplissement (en araméen : *ashlemata*). Tout au service du texte de la Loi, il était choisi de façon à ce que le thème développé dans la Loi soit mieux compris.

Aux lectures succédait la prédication. Elle visait à exhorter et édifier le croyant pour l'aider à mieux pratiquer la Loi. Tout Juif adulte pouvait prêcher. Ainsi voit-on Jésus prendre la parole dans la synagogue du bourg où il avait été élevé (Luc 4, 16-20). Quelqu'un de passage était particulièrement indiqué pour parler, comme on le voit avec Paul dans la synagogue d'Antioche de Pisi-die (Act 13, 15).

Comme la pratique de la Loi concernait l'ensemble de la vie individuelle et sociale, on mesure l'importance que l'office synagogaal, où se mêlaient prière et réflexion, prenait dans la vie d'un pays. En Palestine, la synagogue devint le moyen privilégié des Pharisiens et de leurs scribes pour répandre leurs idées. Rien d'étonnant à ce que Jésus les ait rencontrés fréquemment sur sa route. Ils étaient présents au peuple ; la synagogue les aidait à répandre la connaissance de la Loi dans tout le pays.

¹⁴ Les Pharisiens firent beaucoup pour le développement de la lecture des Prophètes, contrairement aux Sadducéens qui restaient attachés exclusivement aux cinq livres de la Loi (Torah).

L'actualisation de l'Écriture à la synagogue

Grâce à la synagogue, la Loi de Moïse (Torah) s'actualisait et se démocratisait. Le peuple avait accès à la Loi, apprenait à la mieux connaître, à l'aimer. En même temps, des règles d'interprétation se mettaient en place, une actualisation s'opérait, permettant à la Loi écrite plusieurs siècles auparavant de s'adapter aux conditions de vie du 1^{er} siècle. Cette actualisation s'opérait de plusieurs manières :

1) *le choix des textes* lus constituait déjà une façon d'actualiser, puisqu'il mettait en valeur tel passage de la Loi plutôt que tel autre.

2) *la traduction (targoum)*. Elle permettait à l'auditeur d'entendre dans sa propre langue. Elle opérait une sélection, elle aussi, puisque certains passages, peu édifiants par exemple, n'étaient pas traduits. Enfin et surtout, la traduction débouchait sur un réel travail d'interprétation, si bien que le « targoum » devenait un texte largement différent du texte hébreu traduit.

Dans le judaïsme, en effet, le sens de l'Écriture n'était pas pleinement saisi à simple lecture. Il fallait se livrer à une recherche (*midrash*) du sens ou des sens profonds que la lettre de l'Écriture contenait. A la synagogue, le traducteur ne se contentait pas de traduire mot à mot le verset hébreu en araméen. Il en cherchait le sens profond en se livrant à un « midrash ». Ainsi naissait, de sabbat en sabbat, toute une « bible » orale araméenne, largement différente du texte hébreu écrit. Au temps de Jésus, la « bible » que le peuple croyant avait en tête était donc

moins le texte hébreu écrit que ces traductions interprétantes et actualisantes entendues chaque sabbat à la synagogue. Jésus et ses disciples connaissaient bien ces traductions. Ils les utilisèrent et firent eux-mêmes des « midrashim ».

3) *la prédication*. Arrivant en troisième lieu, elle terminait le processus d'enracinement du texte de la Loi dans la vie du croyant. Il était lui aussi entièrement au service de l'application de la Loi.

La pratique personnelle de la Loi

Grâce à l'enseignement synagogaal, le croyant juif apprenait à connaître la Loi. Il veillait à la faire passer dans sa vie. Chaque journée, du matin jusqu'au soir, baignait dans ce climat religieux que maintenait l'application des règles (*halakôt*) tirées de la Loi. Aucun secteur de la vie personnelle et familiale ne leur était étranger : alimentation, éducation, sexualité, travail, relations sociales, prière, etc... L'application du repos sabbatique rythmait la semaine. La journée, elle, était rythmée par la prière répétée du *Shema*'. L'aumône enfin, avec les œuvres de miséricorde (visite aux malades, ...) étaient vues, avec la prière, comme les devoirs les plus importants à remplir.

L'enfant de sexe masculin était élevé très tôt dans le respect de la Loi par son père. La femme, elle, était dispensée de toutes les obligations qui avaient lieu à heure ou date fixe : récitation du *Shema*', office du sabbat à la synagogue, fêtes de pèlerinage. Rien ne l'empêchait cependant d'y satisfaire si elle le désirait. C'est elle qui s'occupait de l'éduca-

tion des filles. Vie collective et vie privée se trouvaient ainsi prises dans un réseau dense de pratiques prescrites à partir de la Loi. Le don de la Loi représentait aux yeux du

croyant le plus beau don que Dieu avait fait aux hommes, signe par excellence de sa bienveillance pour son peuple.

POUR CONTINUER L'ÉTUDE...

Introduction à la Bible. Edition nouvelle. Tome III. *Introduction critique au Nouveau Testament*, sous la direction de A. GEORGE et P. GRELOT, Volume 1. *Au seuil de l'ère chrétienne*, Paris, 1976.

A. PARROT, *Le temple de Jérusalem*, Neuchâtel, 1962.

J. JEREMIAS, *Jérusalem au temps de Jésus*, Paris, 1976.

A. PAUL, *Intertestament*, Cahier *Évangile* n° 14.

C. PERROT, « La lecture de la Bible dans les synagogues au premier siècle », *La Maison-Dieu*, 126 (1976) p. 24-41.

Les partis religieux au temps de Jésus

La société juive du premier siècle comptait trois grands partis religieux dont l'origine remontait au second siècle avant J.-C. C'étaient les Pharisiens, les Sadducéens et les Esséniens. A côté de ces partis traditionnels, un parti nouveau, celui des révolutionnaires, est mentionné par Flavius Josèphe.

Bien que celui-ci en accorde la paternité à un certain Judas le Galiléen, dès le début de notre ère, ce parti des révolutionnaires ne fut réellement organisé que dans la seconde moitié du 1^{er} siècle, nettement après la mort de Jésus.

Les sources

On connaît les partis religieux par cinq sources essentielles.

– *Flavius Josèphe* ¹. Il avait une bonne connaissance de ces partis; dans sa jeunesse, il s'était appliqué à faire le tour des trois premiers et put, en toute connaissance de cause, choisir celui des Pharisiens (*Autobiographie*, II, 12). Quant au quatrième parti, celui des révolutionnaires, il fut amené à le connaître durant la guerre contre les Romains où il occupa un poste de haut commandement sur le front galiléen. Les renseignements fournis par Josèphe doivent être soumis à la critique. Son désir de se faire comprendre des lecteurs grecs lui fait souvent utiliser des expressions peu adéquates à la réalité palestinienne; il utilise, par exemple, le mot « philosophie » pour désigner les partis.

– *Philon d'Alexandrie* ². Ce philosophe juif alexandrin (20 av J.-C. - 45 ap. J.-C.) consacre deux passages importants aux Esséniens. Le plus connu est celui du *Quod omnis probus liber sit* où Philon entreprend la description du parti essénien à côté de celles d'autres sages.

– *Les Manuscrits de la mer Morte*. Leur découverte permit de renouveler considérablement la connaissance du courant essénien.

– *La littérature rabbinique*. Après la guerre contre Rome, le parti pharisien collecta nombre de traditions antérieures à l'an 70 qui aboutirent essentiellement à la production de la Mishnah. C'est là une source

¹ *Antiquités*, XVIII, 11-25; *Guerre*, II, 118-166.

² *Quod omnis probus liber sit*, 75-91; *Hypothetica* XI, 1-18.

indispensable pour la connaissance de la pensée pharisienne du 1^{er} siècle. Un travail critique est nécessaire là aussi pour départager les traditions antérieures à 70 et celles qui sont plus récentes.

— *Les textes du Nouveau Testament.* Les Sadducéens et les Pharisiens y sont souvent cités. On y trouve aussi quelques allusions aux révolutionnaires et peut-être même aux Esséniens ³.

Les Sadducéens ⁴

Les sources dont dispose l'historien ne les favorisent pas. La littérature rabbinique d'après 70, d'inspiration pharisienne, les méconnaît quand elle ne les caricature pas. De son côté, le Pharisien Josèphe les présente sous des traits qui restent pour une part à vérifier : « Les Pharisiens ont de l'affection les uns pour les autres et vivent en bonne entente pour le bien commun. Au contraire, les Sadducéens sont d'humeur farouche même entre eux et leurs rapports avec leurs compatriotes sont aussi dépourvus d'aménité qu'avec les étrangers » (*Guerre*, II, 166). Le portrait qui se dégage des évangiles ne les rachète pas ; ils apparaissent surtout comme des gens désireux de tendre des pièges à Jésus ; au cours du procès, ils jouent un rôle négatif.

L'origine des Sadducéens

Les Sadducéens étaient les descendants de l'aristocratie essentiellement sacerdotale de la période macchabéenne (2^e siècle avant J.-C.). Ils se considéraient comme les véritables représentants du sacerdoce, dans la ligne même de Sadoq, ce prêtre salomonien qui reçut, dans les visions futuristes d'Ézé-

chiel, un véritable rôle d'ancêtre du sacerdoce (1 Roi 2, 35 ; Ez 40, 46) ⁵.

Les Sadducéens restèrent toujours fidèles à la dynastie hasmonéenne issue des luttes macchabéennes contre les Séleucides. Organisés en groupe politico-religieux dès Jean Hyrcan (135-104), ils jouèrent un rôle effectif dans la direction des affaires du pays, en s'appuyant surtout sur le Grand Prêtre. Ils perdirent de leur influence lorsque les Pharisiens se trouvèrent à leur tour courtisés par le pouvoir et vinrent contrebalancer les influences sadducéennes auprès de la reine Alexandra (76-67).

Les Sadducéens au temps de Jésus

Au temps de Jésus, les Sadducéens formaient un groupe aristocratique aisé qui re-

³ « Tous ceux qui prennent l'épée périront par l'épée » (Mat 26, 52) peut être une allusion aux révolutionnaires ; les eunuques à cause du Royaume des Cieux (Mat 19, 12) sont-ils à mettre en rapport avec la pratique essénienne du célibat ? Cela n'est pas impossible, mais il reste à le prouver.

⁴ Sur les Sadducéens, on peut consulter la présentation de R. LE DÉAUT dans *Introduction à la Bible. Le Nouveau Testament. I. Au seuil de l'ère chrétienne*, p. 140-142 ; A. PAUL, *Intertestament, Cahier Évangile n° 14*, p. 11 s ; le livre de base reste J. LE MOYNE, *Les Sadducéens*, Paris, 1972.

⁵ La légitimité sadocite fut aussi revendiquée par le groupe des Qoumrânites.

Testament. Les
y sont souvent
quelques allusions
être même aux

icêtre du sacer-
6) ⁵.

toujours fidèles
issue des luttes
leucides. Orga-
giques dès Jean
nt un rôle effec-
ires du pays, en
rand Prêtre. Ils
orsque les Pha-
tour courtisés
ntrebalancer les
près de la reine

ps de Jésus

Sadducéens for-
tique aisé qui re-

périront par l'épée»
révolutionnaires; les
ux (Mat 19, 12) sont-
essénienne du céli-
il reste à le prouver.
alter la présentation de
ble. *Le Nouveau Testa-*
p. 140-142; A. PAUL,
, p. 11 s; le livre de
ens, Paris, 1972.
revendiquée par le

crutait d'abord chez les prêtres. Ils exer-
çaient leur autorité autour du Temple et se
tenaient beaucoup plus loin du peuple que
les Pharisiens. Dans le Sanhédrin, leur au-
torité n'était pas absolue puisque les Phari-
siens avaient leurs représentants dans ce
conseil. Leur importance politique demeu-
rait réelle quoique fort limitée par la pré-
sence du procurateur romain. Réalistes, ils
utilisaient leur poids moral pour composer
avec Rome. Ils tenaient au statu quo. Une
aventure politique ou militaire contre Rome
aurait compromis les substantiels bénéfices
qu'ils tiraient de la situation.

Les idées des Sadducéens

Les Sadducéens avaient le culte exclusif
de l'Écriture seule et de sa lecture littérale.
Ils refusaient aux Pharisiens la valeur que
ceux-ci entendaient procurer aux traditions
des pères en les appelant Loi orale. Pour les
Sadducéens, il n'existait qu'une Loi, la Loi
écrite ⁶. Cet attachement conservateur à la
Loi écrite seule expliquait leur refus de
croyances et doctrines admises dans les mi-
lieux populaires soumis à l'influence phari-
sienne. Aucun verset de la Loi (correspon-
dant aux cinq premiers livres de la Bible
actuelle) ne venait en effet appuyer une
croyance comme la résurrection des morts;
aussi rejetaient-ils cette croyance (Mc 12,
18-27; Act 23, 6ss).

Dans leur conflit avec les Pharisiens se
jouait une certaine vision de la société et du
pouvoir. Les Sadducéens ne voyaient pas
d'un bon œil la démocratisation de l'ensei-
gnement de la Loi menée par les Pharisiens

et leurs scribes. Cette démocratisation pré-
sentait l'inconvénient d'habiliter des laïcs
comme responsables et de faire perdre de
leur influence aux prêtres qui se retrou-
vaient cantonnés dans l'exercice du culte.
Bien que possédant leurs propres scribes
chargés de faire respecter la Loi, les Saddu-
céens enregistraient comme une perte d'au-
torité la mise en place des idées pharisiennes
visant à faire connaître la Loi à tout homme.
Envers le peuple, les Sadducéens apparais-
saient comme distants et sévères. Josèphe
laisse entendre volontiers que les Saddu-
céens étaient conscients de ce problème et
savaient le résoudre dès qu'une responsabi-
lité les mettait en contact direct avec le peup-
le: « Lorsqu'ils parviennent à des respon-
sabilités malgré eux et par nécessité, ils con-
cèdent tout ce que dit le Pharisien, pour ne
pas se rendre insupportables à la foule »
(*Antiquités*, XVIII, 17).

Les Pharisiens

Le mot Pharisien provient du grec *phari-
saioi* qui traduit l'araméen *perishayya*, cor-
respondant de l'hébreu *perushim* ⁷. Il signi-

⁶ Les cinq premiers livres de la Bible: Genèse, Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome sont cette Loi écrite.

⁷ Sur les Pharisiens, on peut consulter: R. LE DÉAUT, *Introduction à la Bible. Le Nouveau Testament. I. Au seuil de l'ère chrétienne*, p. 134-139; A. PAUL, *Le monde des Juifs à l'heure de Jésus*, p. 61-62 (sur les Pharisiens et les Sadducéens); A. MICHEL et J. LEMOYNE, « Pharisiens », *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, VII, col. 1022-1115; E. SCHÜRER, *The History of the Jewish People in the Age of Jesus Christ*, II, Edinburgh, 1979, 381-414; L. FINKELSTEIN, *The Pharisees: The Sociological Background of their Faith*, I-II, 3^e éd., Philadelphia, 1962; E. E. URBACH, *The Sages. Their Concepts and Beliefs*, I-II, Jerusalem, 1979.

Les Sadducéens d'après le Pharisien Josèphe

La description des Sadducéens faite par Josèphe doit être acceptée avec un esprit critique. Josèphe était Pharisien ; de plus il s'adressait à des lecteurs païens à l'esprit desquels il lui fallait s'adapter. On notera que le refus de l'immortalité rappelle le refus de la résurrection dont parlent les évangiles :

Les Sadducéens nient complètement l'existence du destin et disent que, quand un homme choisit de faire le mal ou non, Dieu n'y est pour rien ; que le choix du bien et du mal dépend des hommes et que chacun va à l'un ou l'autre de sa propre décision. Ils nient l'immortalité de l'âme, ainsi que les châtements et les récompenses dans l'au-delà. Les Pharisiens ont de l'affection les uns pour les autres et vivent en bonne entente pour le bien commun. Au contraire, les Sadducéens sont d'humeur farouche même entre eux et leurs rapports avec leurs compatriotes sont aussi dépourvus d'aménité qu'avec les étrangers.

Flavius Josèphe, *Guerre*, II, 164-166. Trad. P. Savinel.

Les Sadducéens et la résurrection des morts

Des Sadducéens viennent auprès de Jésus. Ces gens disent qu'il n'y a pas de résurrection. Ils lui posaient cette question : « Maître, Moïse a écrit pour nous : ' Si un homme a un frère qui meurt en laissant une femme, mais sans laisser d'enfant, qu'il épouse la veuve et donne une descendance à son frère ' (Deutéronome 25, 5-10). ' Il y avait sept frères. Le premier a pris femme et est mort sans laisser de descendance. Le second a épousé cette femme et est mort sans laisser de descendance. Le troisième également, et les sept n'ont laissé aucune descendance. Après eux tous, la femme est morte aussi. A la résurrection quand ils ressusciteront, duquel d'entre-eux sera-t-elle la femme, puisque les sept l'ont eue pour femme ? »

Marc, 12, 18-22.

Les pratiques pharisiennes d'après l'évangile de Marc

Écrivant pour des chrétiens venus du paganisme, Marc explique les coutumes des Pharisiens ainsi :

Les Pharisiens, comme tous les Juifs, ne mangent pas sans s'être lavé soigneusement les mains, par attachement à la tradition des anciens ; en revenant du marché, ils ne mangent pas sans avoir fait des ablutions ; et il y a beaucoup d'autres pratiques traditionnelles auxquelles ils sont attachés : lavages rituels des coupes, des cruches et des plats.

Marc, 7, 3-4.

un esprit
à l'esprit
e le refus

quand un
du bien et
décision.
dans l'au-
en bonne
farouche
épourvus

fic « séparé », expression qui prit vraisemblablement plusieurs sens au cours de l'histoire du parti pharisien : on peut en effet être séparé des autres par souci de pureté rituelle ; on peut aussi l'être par hérésie. Dans ce dernier cas, le mot pharisien aurait été utilisé par leurs adversaires.

L'origine des Pharisiens

Leur origine remonte à la période macchabéenne. Leurs ancêtres furent très certainement ce groupe de *hasidim* (les pieux) qui soutinrent Mattathias dans sa révolte contre les Séleucides (1 Mac 2, 42). Leur zèle pour la Loi était indéfectible et poussait certains d'entre eux à préférer la mort plutôt que de la transgresser.

Quand la dynastie hasmonéenne prit le pouvoir, les Pharisiens manifestèrent vite leur désaccord avec la politique d'hellénisation qu'elle pratiquait, plus forte que celle contre laquelle les *hasidim* s'étaient battus. Leur conflit plus ou moins larvé avec les Hasmonéens les conduisit à l'opposition ouverte sous Alexandre Jannée. La femme de Jannée, Alexandra, rechercha à nouveau leur appui.

En fait, le rôle proprement politique des Pharisiens alla décroissant à partir de cette date. Ils formèrent des ligues de pureté, centrées sur le désir de promouvoir la sainteté par le respect de la Loi. Ce passage de l'action politique directe à la piété ne leur ôta pas toute influence⁸. Leur influence sur la population constituait une force morale avec laquelle le pouvoir politique quel qu'il soit devait compter. En plus, ils étaient

nombreux. Josèphe avance le chiffre de 6000 pour le temps d'Hérode.

Les Pharisiens au temps de Jésus

Les Pharisiens au temps de Jésus avaient contact avec le petit peuple qu'on appelait alors les « gens du pays ». Par le biais des synagogues, ils cherchaient à faire partager à tous leur souci de pureté et leur amour pour cette Loi que Dieu avait donnée à son peuple. Appuyés sur leurs scribes (ou docteurs de la Loi), ils enseignaient aux gens les règles (*halakôt*) que leur tradition tirait de la Loi pour les diverses circonstances de la vie. La sainteté pour eux n'était pas seulement réservée aux prêtres, officiants du culte, mais à tous. Ils ne réservaient d'ailleurs pas leur peine uniquement aux membres du peuple choisi, mais avaient le souci des païens. D'après Matthieu, Jésus reconnaissait leur souci de courir les mers et les continents pour gagner un prosélyte (Mat 23, 15). La bonne image de marque acquise par la religion juive auprès de la classe cultivée païenne n'était sans doute pas étrangère au zèle des Pharisiens et à leur idéal hautement religieux⁹.

⁸ J. NEUSNER, *From Politics to Piety: The Emergence of Pharisaic Judaism*, New Jersey, 1973.

⁹ Poppée, la femme de Néron, était une sympathisante juive ; Josèphe fut introduit auprès d'elle par l'intermédiaire du mime favori de l'empereur, Alituros, qui était Juif (JOSEPHÉ, *Autobiographie*, III, 16). Les Actes des Apôtres font mention de femmes païennes et d'hommes favorables à la religion juive ; « des femmes grecques de haut rang et des hommes » fréquentaient la synagogue de Bérée ; ils se convertirent à Jésus (Act 17, 12).

Les sentences des Pères

Dans sa quatrième section, la Mishnâh (début du 3^e siècle) énonce les sentences des Pères. On notera l'importance accordée à la chaîne de transmission, et la formule : « untel reçut (la Torah = la Loi) de untel ». On peut aussi comparer certaines de ces sentences avec les critiques envers les Pharisiens énoncées en Mat 23.

Moïse reçut la Torah au Sinaï et la transmet à Josué, Josué aux anciens, ceux-ci aux prophètes, ceux-ci aux hommes de la grande synagogue, ceux-ci prononcèrent trois sentences : soyez circonspects dans la justice, établissez beaucoup de disciples et faites une haie à la Torah.

(...) Antigone de Sokko reçut de Siméon le juste ; il disait : « Ne soyez pas comme des esclaves servant leur maître à condition de recevoir une récompense, mais soyez comme des esclaves servant leur maître à condition de ne pas recevoir de récompense, et que la crainte du ciel soit sur vous ! »

(...) Yosé ben Yohanan de Jérusalem disait : que ta maison soit largement ouverte, que les pauvres soient les hôtes de ta maison, et ne parle pas trop avec les femmes...

(...) Shemaya et Abtalion reçurent de Yehuda ben Tabay et de Shiméon ben Shetah. Le premier disait : aime le travail et déteste de faire le maître et ne cherche pas les relations avec les gouvernants. Abtalion disait : vous, sages, soyez attentifs à vos sentences, afin que vous ne soyez pas condamnés à l'exil...

(...) Hillel et Shammaï reçurent des précédents (*Hillel et Shammaï vivaient au temps d'Hérode le Grand*). Hillel disait : sois d'entre les disciples d'Aaron qui aimait la paix ; poursuis la paix, aime les créatures et amène-les à la Torah. Il disait encore : qui prodigue son nom le perd ; ne pas accroître est appauvrir ; qui n'apprend pas est digne de mort ; qui cherche un profit dans la Torah se perd (...). Shammaï disait : fais de l'étude de la Torah une occupation régulière ; dis peu et agis beaucoup ; fais bon visage à tout homme.

(...) Rabbi Tarphon disait : le jour est bref et la besogne vaste ; les ouvriers sont paresseux bien que le salaire soit large et le propriétaire pressant.

Aboth, I, 1 ss.

Les Pharisiens après Jésus

Dans leur ensemble, les Pharisiens furent certainement défavorables à un conflit armé avec Rome. Mais quand la guerre eut éclaté, certains d'entre eux prirent les armes, sans obligatoirement partager l'idéal des extrémistes révolutionnaires. Le pharisien Josèphe, pour ne citer que lui, participa à la lutte armée contre Rome et défendit la ville fortifiée de Jotapata.

Après la guerre, le judaïsme survécut grâce au parti des Pharisiens. Un de leurs docteurs, Johanan ben Zakkaï avait quitté Jérusalem assiégée (dans un cercueil, dit-on) et obtenu de Titus la permission de fonder une académie à Jamnia, près de Césarée. Ce fut le départ d'une réflexion qui aida le judaïsme à surmonter la crise suscitée par la chute de Jérusalem, la destruction du Temple et la perte de toute existence politique. La fondation d'académies rabbiniques en Palestine et en Babylonie, le travail de collection des traditions anciennes et leur commentaire, conduisant à la naissance des Talmuds, furent décisifs pour le développement du judaïsme.

La doctrine des Pharisiens

Les docteurs pharisiens accordaient à la tradition orale une autorité égale à la Loi écrite. Ce point les distinguait radicalement des Sadducéens, tenants de la seule Loi écrite. Les traditions orales que les Pharisiens se transmettaient de génération en génération et qui complétaient la Loi écrite acquirent une telle importance qu'elles vin-

rent à être appelées, à peu près à l'époque de rédaction de la Mishnah, Loi orale. Cette appellation s'étendra plus tard au Commentaire de la Mishnah, la Gemara, c'est-à-dire finalement à l'ensemble du Talmud. Loi orale et Loi écrite furent considérées comme révélées toutes deux à Moïse au Sinaï.

Une telle sacralisation de la tradition permettait aux Pharisiens de résoudre la question de l'actualisation de la vieille Loi mosaïque en faisant une large place à l'interprétation. Tout en proposant des interprétations nouvelles par le biais de la tradition, les Pharisiens n'en respectaient pas moins l'autorité indépassable de Moïse puisque cette tradition, disaient-ils, venait de lui.

L'importance accordée à la tradition orale se trouvait au centre de la plupart des conflits que devaient soutenir les Pharisiens. Avec les Sadducéens, la dispute portait sur ce point et la lutte autour de croyances ponctuelles comme la résurrection des morts, leur rétribution, l'immortalité individuelle en découlait. Au plan institutionnel, la valorisation de la tradition orale conférait l'autorité à ceux qui la véhiculaient ; les Sadducéens ne s'y trompaient pas : tout en se référant sans cesse à la chaîne de tradition et ne parlant jamais en leur propre nom, les scribes pharisiens jouissaient d'une forte autorité auprès du peuple. Avec Jésus, le conflit porta également sur la tradition orale, du moins en partie ¹⁰.

La tradition orale octroyait aux Pharisiens une capacité d'adaptation et d'ouverture que ne possédaient pas les Sadducéens. La croyance en la résurrection, déjà, avait

¹⁰ Voir page 129.

Les Esséniens d'après Pline l'Ancien

A l'ouest (de la mer Morte), les Esséniens s'éloignent des rives sur toute la distance où elles sont insalubres. C'est un peuple unique en son genre et admirable dans l'univers entier, bien au-delà de tous les autres. Ils n'ont aucune femme et ont renoncé totalement à l'amour ; ils n'ont pas d'argent et n'ont que la compagnie des palmiers. De jour en jour, ce peuple renaît en nombre égal, grâce à tous ceux qui arrivent. Car ils arrivent en très grand nombre, ceux que la vie conduit, fatigués par les fluctuations du sort, à épouser leur façon de vivre. Ainsi, durant des milliers de siècles, chose incroyable, subsiste un peuple éternel chez qui, pourtant, il ne naît personne ; leur fécondité vient du fait que les autres se repentent de leur vie passée.

Pline l'Ancien, *Histoire naturelle* V, 17, 4.

Les vertus des Esséniens

Les Esséniens sont hommes excellents, entièrement adonnés aux labeurs de l'agriculture. On doit admirer chez eux, si on les compare à tous ceux qui pratiquent la vertu, leur pratique de la justice, inégalée chez les Grecs ou les Barbares, même pour quelque temps, et qui, chez eux, remonte aux temps les plus éloignés sans qu'il y ait à cela aucun obstacle. Ils mettent leur fortune en commun ; le riche ne jouit pas plus de ses biens que celui qui ne possède rien.

Ils ne se préoccupent ni d'introduire chez eux des épouses, ni d'acheter des esclaves ; le second point n'irait pas sans injustice ; le premier point n'irait pas sans amener des conflits. Ils vivent entre eux et se rendent des services réciproques.

Josèphe, *Antiquités*, XVIII 1, 5.

La vie en commun des Esséniens

Il n'y a aucune maison qui soit la propriété d'une personne en particulier, aucune qui ne soit en fait la maison de tous : car, outre qu'ils habitent ensemble en confréries, leur demeure est ouverte aussi aux visiteurs venus de l'extérieur et qu'anime le même idéal. Ensuite, il n'y a qu'une seule bourse commune à tous, et les dépenses sont communes : communs sont les vêtements et communs les aliments ; ils ont adopté, en effet, l'usage des repas en commun. Un tel usage du même toit, du même genre de vie et de la même table, on ne le trouverait nulle part ailleurs mieux réalisé en fait. Et ce n'est pas sans raison : en effet, tout ce qu'ils reçoivent comme salaire pour leur travail de la journée, ils ne le gardent pas pour eux, mais ils le mettent en commun, afin qu'il soit à l'égale disposition de ceux qui désirent en faire usage.

Philon, *Quod omnis probus*, 85-86. Trad. Madeleine Petit, « Les Œuvres de Philon d'Alexandrie », Paris, 1974.

été, au second siècle, la manifestation d'une foi non figée, capable de poser au nom du Dieu des Pères une idée qu'ils n'avaient pas eue. Au premier siècle, les Pharisiens avaient un sens certain de l'universel et de

l'ouverture aux nations ; ils savaient se fier à la Providence tout en sachant que l'initiative personnelle et la pratique assidue de la Loi constituait le vrai moyen de hâter le Règne de Dieu.

Les Esséniens ¹¹

Leur origine

L'origine des Esséniens remonte elle aussi au temps des guerres macchabéennes et leurs ancêtres doivent être recherchés du côté des hasidim dont on a déjà parlé à propos des Pharisiens. Le nom d'esséniens peut provenir de l'araméen *hasayya* qui signifie pieux. La branche essénienne se distingue de la branche pharisienne par le fait que les premiers se tinrent plus constamment en retrait des affaires politiques que les seconds ; leur souci fut d'abord de former des communautés où pouvait se développer un style de vie conforme aux normes de pureté qu'ils s'étaient tracées. Les Esséniens passaient plus inaperçus que les Pharisiens sur les places et dans la vie publique ; ils n'en existaient pas moins dans les villes et les villages : « ils n'habitent pas une ville donnée, dit Josèphe, mais se fixent en groupes dans n'importe lesquelles » ¹².

Les Esséniens d'après Josèphe et Philon d'Alexandrie

On connaît les Esséniens par Josèphe, Philon d'Alexandrie (vers 20 avant J.-C. - 45) et un peu par Pline l'Ancien ¹³. Ils

étaient plus de quatre mille. Josèphe, qui donne ce renseignement (*Antiquités*, XVIII, 20) les fréquenta dans sa jeunesse. Il en fait un portrait élogieux, les présentant comme des hommes excellents, spécialement adonnés à l'agriculture.

Les Esséniens formaient des communautés qui leur permettaient une vie conforme à leur idéal. La journée se passait paisiblement, au rythme des prières, et des travaux des champs. Les repas du matin et du soir se prenaient en commun, après que les participants aient passé un pagne de lin et qu'ils se soient baignés dans l'eau froide. Le repas était ritualisé : bénédiction de la nourriture par le prêtre, prière d'action de grâces à la fin. Les Esséniens se contentaient d'un morceau de pain et d'un seul plat servi dans un bol par le cuisinier.

Le silence qui régnait dans les communautés ne laisse pas de surprendre Josèphe : une seule personne parlait à la fois ; aucun cri ne venait troubler leur demeure. Il fal-

¹¹ Sur les Esséniens, voir A. DUPONT-SOMMER, *Les écrits esséniens découverts près de la mer Morte*, 3^e éd., Paris, 1968 ; J. POUILLY, *Les manuscrits de la Mer Morte et la communauté de Qoumrân*, Supplément au Cahier Évangile n° 28, Paris, 1979 ; « Qoumrân », Supplément au Dictionnaire de la Bible, IX, col. 737-1014.

¹² GUERRE, II, 124.

¹³ PLIN, *Histoire naturelle*, 5, 17, 14.

L'exclusion de la communauté

Ceux qui sont convaincus de fautes graves sont expulsés de l'ordre et celui qui est ainsi exclu périt souvent dans une lamentable misère. En effet, lié par serments et sa règle, il ne peut avoir part à la nourriture des autres hommes ; il mange de l'herbe, son corps se consume de faim et il meurt. C'est pourquoi ils ont souvent pitié d'eux et les reprennent quand ils sont près de leur dernier souffle, estimant qu'ils ont suffisamment expié leurs fautes par ces supplices qui les ont presque achevés.

Josèphe, *Guerre II*, 143-144. Trad. P. Savinel.

Les Esséniens et les Sacrifices

Ils envoient des offrandes au Temple, mais ils n'y accomplissent pas de sacrifices, vu que les purifications qu'ils ont coutume de pratiquer sont différentes ; c'est pourquoi, s'abstenant d'entrer dans l'enceinte commune, ils accomplissent leurs sacrifices entre eux.

Josèphe, *Antiquités*, XVIII, 1, 5. Trad. A. Dupont-Sommer, *Les écrits esséniens découverts près de la mer Morte*, Paris, 1968.

lait, pour maintenir une telle existence, une règle stricte. Tout manque grave à la discipline provoquait l'exclusion définitive de l'ordre après qu'un conseil en ait décidé.

L'entrée en communauté se faisait par paliers. Le postulant devait faire ses preuves pendant un an. Il était admis alors à suivre la règle de plus près et avait droit « à des eaux plus pures pour les ablutions » (*Guerre*, II, 138). Mais il n'était pas encore intégré à la communauté ; il lui fallait pour cela attendre encore deux ans.

La vie communautaire incluait le partage des richesses. Le commerce n'existait pas entre les membres de la communauté ; il était remplacé par le libre échange. Un Essénien de passage dans une communauté autre que la sienne se trouvait automatiquement accueilli. Les Esséniens venaient en aide aux indigents ; mais ils ne pouvaient pas faire de cadeaux à leurs proches sans autorisation.

L'habillement, qu'on usait jusqu'à la corde, se composait d'un pagne et d'un vêtement blanc. Ce vêtement symbolisait la pureté dont l'Essénien était si constamment préoccupé. La répartition en quatre groupes permettait, à l'intérieur de la communauté, de ménager une progression vers une pureté toujours plus grande. Elle se faisait en fonction de l'ancienneté. Si un jeune Essénien venait à toucher un ancien, celui-ci prenait un bain « comme s'il avait été touché par un étranger » (*Guerre*, II, 150).

C'était sans doute ce même souci de pu-

reté qui poussait les Esséniens à rester célibataires. Ils entendaient maîtriser leurs passions et se protéger du « dévergondage » des femmes dont aucune, disaient-ils, ne savait donner sa foi à un homme pour la vie (*Guerre*, II, 120-121). Ils adoptaient les enfants des autres.

Certains Esséniens étaient mariés. Il s'agissait, selon Josèphe, d'un autre groupe, en tous points semblable au premier, excepté sur la question du mariage. Ce second groupe considérait utile et nécessaire de procréer pour assurer la survie de la société. La femme était prise à l'essai. Au bout de trois accouchements, elle était considérée comme féconde et pouvait donc être épousée (*Guerre*, II, 160-161).

La doctrine des Esséniens

Les Esséniens s'occupaient de médecine par les plantes et les pierres, fréquentaient assidument les écrits anciens, prédisaient l'avenir, s'engageaient à ne rien communiquer de leurs livres. Ils accordaient une grande importance au fait que Dieu dirige le cours des choses et faisaient preuve d'une grande soumission à sa volonté. Une telle croyance leur conférait une forte capacité de résistance face à ceux qui les contestaient ou les persécutaient. Ils croyaient en l'immortalité, mais encore plus à la valeur d'une mort glorieuse qui ne manquerait pas d'être récompensée dans l'au-delà.

L'entrée dans la communauté de Qoumrân

Ce texte extrait de la Règle de la Communauté montre que l'on était agréé progressivement à la Communauté. Le débutant n'avait droit que progressivement aux rites de purification légale et au repas rituel de la communauté. Le partage des biens, progressif lui aussi, peut être rapproché de la pratique de l'Église primitive (Actes 4, 32 ; 5, 11).

Et tout homme d'Israël qui sera volontaire pour être agréé au Conseil de la Communauté, l'intendant qui est à la tête des Rabbim (= les Nombreux, c'est-à-dire les membres déjà intégrés) l'examinera au sujet de la finesse de son jugement et de ses œuvres. S'il est apte à être formé, il le fera entrer dans l'Alliance, pour qu'il se retourne vers la vérité et qu'il s'écarte de toute iniquité. Il l'instruira de toutes les règles de la Communauté.

Après son entrée, qu'il se tienne devant les Rabbim et tous seront consultés sur son cas. Ensuite, selon le sort qui lui sera échu d'après la décision des Rabbim, il sera admis ou bien écarté. Et s'il est admis au Conseil de la Communauté, il ne touchera pas à la Purification des Rabbim avant qu'ils ne l'aient examiné sur son esprit et ses œuvres au terme d'une année complète.

En outre, que celui-ci ne mêle pas (ses biens) à l'avoir des Rabbim. Lorsqu'il aura achevé une année entière au sein de la Communauté, les Rabbim délibéreront sur son cas quant à la finesse de son jugement et à ses œuvres relatives à la Loi. Et si le sort décide en sa faveur, il sera introduit dans l'intimité de la Communauté (...). Ils feront entrer ses biens et les revenus de son travail par l'entremise de celui qui est l'intendant des revenus des Rabbim et on les lui fera inscrire sur le registre des comptes, de sa propre main, mais on ne les dépensera pas au profit des Rabbim. Qu'il ne s'approche pas du Banquet des Rabbim jusqu'à ce qu'il ait accompli une seconde année au milieu des hommes de la Communauté...

Règle de la Communauté, 1 QS VI, 13-20. Trad. J. Pouilly, Les manuscrits de la Mer Morte..., Supplément au cahier Évangile n° 28, Paris, 1979.

La communauté de Qoumrân d'après les Manuscrits de la mer Morte

Depuis 1947, une lumière nouvelle a été projetée sur les Esséniens. Le monastère de Qoumrân dont les ruines furent systématiquement fouillées à la suite des découvertes de manuscrits, avait abrité une communauté essénienne importante (jusqu'à deux cents personnes). Il se situait au Nord-Ouest de la mer Morte.

La preuve que les habitants de Qoumrân étaient des Esséniens n'a toutefois pas été faite. Jamais en effet leur littérature ne les désigne ainsi. Un nombre impressionnant de concordances entre l'archéologie du site et l'étude des manuscrits d'une part et ce qu'on sait des Esséniens par Josèphe, Philon et Pline d'autre part invite à assimiler les sectaires de Qoumrân à un groupe essénien, le plus important sans doute du mouvement.

Origine et histoire

Les sectaires de Qoumrân se désignent, dans leur littérature, de multiples façons ; ils sont « la communauté », « la nouvelle alliance », « les élus », « les saints », « les fils de Sadoq », etc... Cette dernière dénomination touche de près à leur origine. On a vu que les Sadducéens descendaient de l'aristocratie et du sacerdoce à l'époque à laquelle eut lieu la révolte macchabéenne. La naissance de la secte de Qoumrân se situa à cette même période. Tandis que les Sadducéens acceptèrent l'hellénisme apporté par la dynastie hasmonéenne, un groupe de prêtres fit secession ; ainsi naquit sur les bords de la

mer Morte une communauté à dominante sacerdotale.

La rupture s'opéra sans doute sous le pontificat du frère de Judas Macchabée, Jonathân, promu Grand Prêtre en 152 par Alexandre Balas. Le Docteur de Justice, organisateur de la secte, lui fournit son orientation. La communauté vécut sur les lieux de Qoumrân de façon ininterrompue jusqu'en 31 avant J.-C., date à laquelle un incendie ravagea les bâtiments, suite à un tremblement de terre. Aux abords de l'ère chrétienne, il y eut une réoccupation du site par une communauté foncièrement anti-romaine. Les habitants ne survécurent pas à la guerre contre les Romains ; ils furent massacrés en 68.

La vie en communauté

La vie communautaire se rapproche nettement de celle qui vient d'être décrite plus haut : prière, travail, étude des livres saints et des règles de la communauté, repas communautaires. On était intégré après un postulat et un noviciat. La discipline était stricte ; des peines étaient prévues pour tout manquement à la règle. Une faute grave entraînait l'exclusion. La prière avait lieu le matin et le soir surtout. On consacrait aussi un tiers de la nuit à veiller en commun.

Le repas constituait le temps fort de la vie liturgique. On n'y avait accès qu'après le noviciat (1 QS VI, 20b-21). Un état de pureté rituelle parfaite était exigé. Les prêtres, sans doute un pour dix personnes, avaient la

charge de présider. Le repas était en fait un véritable substitut des repas pris par les prêtres au Temple de Jérusalem. Persuadés de l'impiété des prêtres du Temple, les membres de la communauté offraient ainsi la véritable louange à Dieu, dans un souci de pureté rituelle irréprochable.

La contestation du Temple

Le Temple de Qoumrân n'était pas contesté en droit. Mais la présence d'un sacerdote impie le rendait pour le moment inapte à offrir le sacrifice qui plaît à Dieu. Tout en espérant fermement pouvoir reprendre la liturgie agréable à Dieu dans un Temple enfin purifié, les Qoumrânites faisaient de leur communauté le lieu où s'offrait le vrai sacrifice. Chaque membre, prêtre ou laïc, entendait remplir un rôle proprement sacerdotal. Au fond de leur désert, les Qoumrânites n'offraient pas d'animaux en sacrifice. Leur situation les conduisait à développer l'idée que l'offrande des lèvres plaisait plus que la chair des holocaustes ¹⁴.

La fête de l'Alliance

On célébrait la fête de Pentecôte avec solennité. C'était la fête de l'entrée dans l'Alliance. Seuls ceux qui suivaient les règles données par le Docteur de Justice vivaient effectivement dans l'Alliance. Les Juifs de Jérusalem et leurs prêtres, eux, pouvaient observer les commandements de Moïse ; ils n'entraient pas véritablement dans l'Alliance ¹⁵. Les novices faisaient leur véritable

entrée dans l'Alliance à l'occasion de cette fête. Ils s'intégraient ainsi à la communauté sainte, séparée du reste des hommes. Les fréquentes ablutions qui accompagnaient la journée les conduisaient vers un état de pureté rituelle nécessaire pour accomplir la volonté de Dieu.

Les croyances des Qoumrânites

Les manuscrits de la mer Morte permettent d'accéder à une connaissance précise des doctrines et croyances de la communauté. Dieu est le Maître de toute chose. Il a créé l'homme et fixé sa destinée : « Du Dieu des connaissances (provient) tout ce qui est et sera, et avant qu'ils n'existent, il a fixé tout leur dessein, et quand ils existent, selon les normes de son plan glorieux ils accomplissent leurs tâches, sans rien y changer » ¹⁶. Dieu a mis en l'homme deux esprits, qu'il a créés, et qui se manifestent en l'homme soit par le bien soit par le mal. Le membre de la communauté cherche à vivre selon l'Esprit du bien et de vérité et à se détacher de l'esprit de perversité.

On attend la visite de Dieu, qu'il ne faut d'ailleurs pas obligatoirement assimiler à la fin des temps. Lors de cette visite, Dieu jugera de l'esprit de chacun et « il fera tomber le sort pour tous les hommes selon l'Esprit qui est en eux au moment de la Visite » (1 QS IV, 26).

¹⁴ 1 QS IX, 4 ; voir J. POUILLY, *Les manuscrits...*, p. 33.

¹⁵ A. JAUBERT, *La notion d'Alliance dans le judaïsme aux abords de l'ère chrétienne*, Paris, 1963, p. 211.

¹⁶ 1 QS III, 15.

ation de cette
a communauté
hommes. Les
mpagnaient la
un état de pu-
accomplir la vo-

Morte permet-
issance précise
de la commu-
oute chose. Il a
ée : « Du Dieu
tout ce qui est
stent, il a fixé
existent, selon
eux ils accom-
rien y chan-
me deux es-
manifestent en
par le mal. Le
herche à vivre
vérité et à se
rsité.

, qu'il ne faut
assimiler à la
e visite, Dieu
t « il fera tom-
nes selon l'Es-
t de la Visite »

manuscrits..., p. 33.
ans le judaïsme aux
211.

Si la résurrection des corps ne joue à peu près aucun rôle à Qoumrân, l'espérance d'une purification conduisant l'homme, tout empreint de l'esprit de sainteté, à une vie avec Dieu transparaît dans certains textes. Le vocabulaire de Qoumrân est beaucoup plus celui de la séparation par sainteté, de la purification que celui de la résurrection. Au temps de la visite, Dieu jugera et détruira tous les impies. Un règne nouveau s'établira. Bélial, l'ange des ténèbres, sera anéanti ainsi que tous ses suppôts. Les fils de lumière, eux, seront pour toujours avec Dieu.

Quant au messianisme, il présente une forme évolutive tout au long de l'histoire de la communauté. Un texte de la Règle envisage la venue du Prophète et des Messies d'Aaron et d'Israël (1 QS IX, 10b-11). Le Prophète qui n'est pas sans rappeler le personnage mentionné dans certains passages du Nouveau Testament (Jn 1, 21...) joue un rôle de précurseur. Le Messie d'Aaron est de lignée sacerdotale tandis que le Messie d'Israël est plutôt un messie terrestre royal. Cette espérance en un double Messie ne remonte sans doute pas plus haut que la fin du second siècle¹⁷. Elle correspondrait bien à l'époque où Alexandre Jannée (103-76) totalisait les pouvoirs de Grand Prêtre et de Roi. Elle manifeste combien la communauté de Qoumrân aspirait alors à la séparation des pouvoirs. Lorsqu'après Jannée, cette séparation arriva, le bi-messianisme n'avait plus de raison d'être. On exprima alors l'espoir de voir venir un seul Messie, messie d'Aaron et d'Israël, personnage unique de lignée sacerdotale. Une constante de l'espérance messianique à Qoumrân resta en

tout cas la priorité donnée à la dimension sacerdotale¹⁸.

L'interprétation de l'Écriture: le pesher (« commentaire »)

Une des grandes activités des Qoumrâni-tes était la lecture de l'Écriture. On ne la lisait pas comme un texte passé mais comme un texte capable de fournir les points de repère du présent. Tout avait été dit par Dieu à Moïse et aux prophètes chargés de faire apparaître les richesses des lois mosaïques. Mais les paroles transmises par Moïse ne dispensaient pas d'une interprétation. Les sectaires de Qoumrân pensaient avoir reçu le véritable esprit d'interprétation, sous la conduite du Docteur de Justice à qui Dieu avait fait connaître « tous les secrets des paroles de ses serviteurs les prophètes »¹⁹. Par cette activité d'interprétation, les choses cachées de l'Écriture devenaient claires.

Les manuscrits de la Mer Morte fournissent des exemples de l'interprétation de l'Écriture. Ce sont les *pesharim* (le mot *pesher* signifiant commentaire ou *interprétation*). Le *pesher* le mieux conservé est celui du prophète Habacuc. Chaque verset est

¹⁷ Ce passage est absent d'un manuscrit plus ancien de la Règle (4 QS^e).

¹⁸ L'attente d'un Messie unique se trouve dans le *Document de Damas*, par exemple CD XII, 23b - XIII, 1. Sur l'attente d'un Messie davidique à l'époque hérodienne en période plus nationaliste et laïque, voir A. CAQUOT, « Le messianisme qoumrânien », dans: *Qoumrân. Sa piété, sa théologie et son milieu*, M. DELCOR éd., Paris-Gembloux, 1978, p. 231-247.

¹⁹ *Pesher d'Habacuc*, II, 11-15.

interprété pour recevoir son sens définitif en fonction de la situation vécue à Qoumrân. Certaines exégèses du Nouveau Testament,

par exemple la prière des apôtres en Actes 4, 25-28, se rapprochent de la pratique du *peshet*.

Le parti des révolutionnaires

Le dossier concernant les révolutionnaires au temps de Jésus n'est pas des plus faciles à instruire quand on veut éviter tout simplisme²⁰. En tout état de cause, il doit comporter les points suivants :

Une tradition de zèle pour la Loi

Une tradition de zèle pour la Loi existait depuis les luttes macchabéennes. Ce zèle pouvait enflammer de colère tout Juif défenseur de la Loi et le conduire à tourner l'épée contre les étrangers ou bien encore contre les Juifs trop enclins à pactiser avec eux. C'est ainsi que Mattathias tua un Juif qui s'apprêtait à sacrifier sur l'autel de Môdin ; ce fut le début de la révolte macchabéenne (1 Mac 2).

Une telle tradition traversa l'époque de Jésus et celle des premiers chrétiens ; elle fut présente au moment de la guerre de 66 et de la révolte de 132-135. Mais cela ne signifie pas qu'elle conduisit, au temps de Jésus, aux comportements qu'adoptèrent les Juifs vers les années 60. Au début du premier siècle, la Palestine bénéficiait d'une paix globale somme toute importante même si des mouvements sédicioeux, assez violents, y virent le jour. Le zèle pour la Loi pouvait être présent dans des groupes soucieux de pratique religieuse et éloignés de toute ac-

tion politique directe. C'était le cas des Pharisiens.

La montée progressive du nationalisme

Plusieurs étapes peuvent être retenues dans la montée progressive de la contestation politique et de la lutte armée contre Rome :

a) le recensement de l'an 6. Entrepris par Coponius et par Quirinius, il fut l'occasion du soulèvement de Judas le Galiléen.

b) *la mort du roi Agrippa en 44*. Un tournant important fut pris à cette date. La Judée qui avait échappé pour quelques années au régime des procurateurs se retrouva, avec la mort d'Agrippa, province procuratorienne. Il n'est pas douteux que des aspirations nationalistes se cristallisèrent à cette époque. Les procurateurs multiplièrent d'ailleurs les faux pas et l'agitation grandit sans cesse. Elle aboutit à l'explosion de violence de 66.

c) *le début de la guerre contre Rome*. Au printemps 66, ce fut le début de la révolte armée. Y participèrent plusieurs groupes qu'on appelle généralement et trop globale-

²⁰ Voir le bon dossier dans A. PAUL, *Le monde des Juifs à l'heure de Jésus*, p. 211-226.

ment les Zélotes. Après la prise de Jérusalem que suivit la résistance ultime des Sicaires de Massada (74), la Palestine devint province impériale séparée de la Syrie à laquelle elle se rattachait auparavant. La X^e légion stationna à Jérusalem.

d) *la révolte de 132-135*. Sous l'empereur Hadrien eut lieu une seconde révolte. Hadrien entendait reconstruire Jérusalem et lui donner le nom d'Aelia Capitolina ; il émit un décret interdisant la circoncision. Le zèle nationaliste provoqua un soulèvement. A sa tête, Simon bar Kosiba, surnommé le fils de l'étoile (Bar Kokéba). L'absence de documentation ne permet pas de mesurer avec précision l'ampleur de la révolte. Il semble que Bar Kosiba tint une bonne partie du pays. Il prit Jérusalem. Il mourut au cours de la révolte qui, durement réprimée, se termina en 135. Jérusalem devint une colonie romaine interdite à tout Juif.

Josèphe, on le sait, donne pour instigateur du parti révolutionnaire Judas le Galiléen, l'auteur du soulèvement lors du recensement. Aidé du Pharisien Sadok, ce Gaulanite prit le contre-pied du Grand Prêtre qui cherchait à apaiser les protestations soulevées par le recensement des biens et des gens. Il entra en dissidence et entraîna des partisans avec lui.

Josèphe tient Judas pour responsable de l'état d'esprit des gens qui se révoltèrent plus tard contre Rome. Judas et Sadok, écrit-il, « plantèrent les racines des maux qui y sévirent plus tard » (*Antiquités*, XVIII). Une fois mort, Judas continua certainement à avoir des partisans qui ne cessèrent de faire œuvre sporadique de résistance. Deux de ses frères furent crucifiés par le procurateur Tiberius Alexander (46 ? - 48). Un autre frère,

Judas le Gaulanite (ou le Galiléen)

Un certain Judas le Gaulanite, de la ville de Gamala, s'adjoignit un Pharisien, Sadok, et se précipita dans la sédition. Ils prétendaient que le recensement (de Quirinius) n'amenait avec lui rien de moins qu'une servitude complète et ils appelaient le peuple à revendiquer sa liberté, car disaient-ils, s'il leur arrivait de réussir, ce serait au bénéfice de la fortune acquise, et s'ils étaient frustrés du bien qui leur restait, ils obtiendraient du moins l'honneur et la gloire d'avoir montré de la grandeur d'âme ; d'ailleurs la divinité collaborerait de préférence à la réussite de leurs projets si, épris de grandes choses, ils n'épargnaient aucune peine pour les réaliser.

Antiquités, XVIII, 1, 1, Trad. T. Reinach, *Œuvres complètes de Flavius Josèphe*, IV, Paris, 1929.

Menahem, était présent au moment de l'insurrection de 66.

Les héritiers de Judas

Judas avait un amour de la liberté qui lui faisait refuser tout maître sur terre : « il faisait honte (à ses compatriotes) de consentir à payer tribut aux Romains, et de supporter, après Dieu, des maîtres mortels » (*Guerre* II, 118). Un tel esprit se retrouva chez les Sicaires, que certains n'hésitent pas à voir comme les héritiers directs de Judas. Au chapitre XX des *Antiquités*, Josèphe les décrit ainsi : Au temps où Festus était procureur (60 ? - 62), « ceux qu'on appelait les sicaires – c'étaient des brigands – devinrent alors très nombreux ; ils se servaient de courts poignards à peu près de la même longueur que les *acinaces* perses, mais recourbés comme ce que les Romains appellent *sicae*, avec lesquels ces brigands tuaient beaucoup de gens et d'où ils tirèrent leur nom. Se mêlant lors des fêtes, comme nous l'avons dit précédemment, à la foule de ceux qui affluaient de partout vers la ville pour remplir leurs devoirs religieux, ils égorgeaient sans difficulté qui ils voulaient » ²¹. Le grand prêtre Jonathan mourut sous leurs coups. Eléazar ben Jaïr, qui présida au suicide collectif de Massada, était un descendant de Judas. Il invita les résistants à mourir plutôt que d'accepter l'asservissement : le thème de la liberté politique, déjà présent chez Judas, se retrouvait donc dans ce qui fut le dernier acte de la guerre de 66 (*Guerre*, VII, 23 ss).

Les groupes présents dans la guerre contre Rome

Durant la guerre de 66-70, on ne compta pas moins de cinq groupes différents de résistants. Ils réussirent tant bien que mal à taire leurs rivalités pour s'unir contre les Romains. Ces cinq groupes étaient les Sicaires, avec Eléazar pour chef ; les partisans de Jean de Gischala, un Galiléen de haut rang avec lequel Josèphe eut fort à faire lors de son commandement sur le front de Galilée ; le groupe de Simon Bar Gioras ; les Iduméens ; enfin les Zélotes (*Guerre*, VII, 253 ss). Le mot Zélote ne s'appliquait donc qu'à un des groupes résistants qu'on distinguait des Sicaires. A cette date, il désignait un groupe révolutionnaire organisé. Il semble par contre bien improbable qu'un groupe politico-religieux fortement structuré ait existé au temps de Jésus. On ne saurait faire remonter une telle organisation avant les années 44.

Jésus et les Zélotes

L'historien se gardera donc de situer Jésus dans un climat de violence et de révolte généralisée que la Palestine ne connut qu'à partir de 66. Il existait pourtant déjà des nationalistes, comme en témoigne le soulèvement de Judas. Existaient également des prophètes qui, par leurs revendications de caractère plus ou moins « messianique », provoquaient des soulèvements sporadiques ²².

²¹ *Antiquités*, XX, 185-187.

²² Voir page 101.

Jésus lui-même fut condamné comme séditionnaire. Mais ce fut à tort ; ce n'était pas un révolutionnaire nationaliste.

L'idée que certains de ses disciples avaient fait partie de mouvements révolutionnaires a été émise. Sont concernés Judas, dont le surnom Iskariot est, dans cette hypothèse, rapproché de Sicaire (les mêmes consonnes s'y retrouvent), « Simon le Zélote » et même Pierre Barjona dont le surnom ne signifierait pas fils de Jean mais « terroriste »²³. Même si l'on admet cette hypothèse, il reste à montrer à quel type de comportements politiques et religieux des appellations de ce genre cor-

respondaient au temps de Jésus. On se gardera de plaquer une situation révolutionnaire des années 60 sur les années 20. Par manque de documentation et par prudence, on maintiendra que l'affirmation selon laquelle des disciples furent des révolutionnaires armés demeure, aux yeux de l'historien, totalement gratuite.

²³ O. CULLMANN, *Jésus et les révolutionnaires de son temps*, Neuchâtel, 1973, p. 21. Voir la mise au point de A. PAUL, *Introduction à la Bible. Le Nouveau Testament. I. Au seuil de l'ère chrétienne*, p. 214-215. On signalera comme représentant d'une position extrême, le livre de S.G.F. BRANDON, *Jésus et les Zélotes*, Paris, 1975 (*Jesus and the Zealots*, Manchester, 1967).

POUR CONTINUER L'ÉTUDE :

Introduction à la Bible. Edition nouvelle. Nouveau Testament I. Au seuil de l'ère chrétienne, p. 131-164.

E. SCHÜRER, *The History of the Jewish People in the Age of Jesus Christ*. A New English version revised and edited by G. VERMES, F. MILLAR, M. BLACK, Edinburgh, 1979 (Pharisiens et Sadducéens : II, 381-414 ; Esséniens : II, 555-590 ; Sicaire et Zélotes : II, 598-606).

A. PAUL, *Le monde des Juifs à l'heure de Jésus* (Pharisiens et Sadducéens : p. 61-62 ; la résistance nationaliste : p. 211-226).

A. MICHEL et J. LE MOYNE, « Pharisiens », *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, VII, col. 1022-1115.

J. LE MOYNE, *Les Sadducéens*, Paris, 1972.

A. DUPONT-SOMMER, *Les écrits esséniens découverts près de la mer Morte*, 3^e éd., Paris, 1968.

Article « Qoumrân », *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, IX, col. 737-1014.